

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des ivres



L'équipe du **Plaisir des livres** souhaite à tous ses lecteurs des Fêtes heureuses et joyeuses et paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté.

Montréal, samedi 24 décembre 1988

En compagnie de Bobino et de Bobinette

DOMINIQUE DEMERS

« **T**AISEZ-VOUS et assoyez-vous élève Bobino, disait Bobinette. Je commencerai mon cours d'Histoire par une histoire très intéressante : l'histoire du petit Chaperon Rouge ! »

Le grand frère de la petite démente à deux couettes expliquait d'un ton gentiment doctoral que l'Histoire, ça parle de gens célèbres. Et Bobinette répliquait que, justement, on parlait d'elle dans le Chaperon rouge. La grand-mère ne dit-elle pas : tire la cheville et la bobinette cherra. « Une bobinette, c'est une vieille serrure », disait Bobino. Alors là, Bobinette ofusquée le traitait de « vieux cadenas ». Les dialogues étaient ponctués de « Ho ! ho ! ho ! » et de « Ah ! la la la cette Bobinette ».

C'était en 1962, Bobino existait depuis déjà cinq ans, Bobinette avait un an.

Dans *Bobino, Bobinette et cie* publié aux éditions Pierre Tisseyre, Michel Cailloux invite les tout-petits devenus grands à redevenir bobinophiles en lisant les dialogues d'une vingtaine d'émissions diffusées entre 1961 et 1985. C'est l'occasion de découvrir la magie profonde de ces textes. Alors que l'image des personnages,

les deux nattes de Bobinette, le chapeau melon et la boutonnière de Bobino, envahissent encore nos souvenirs, ces dialogues trahissent l'immense talent de celui qui a inventé les boutades, les espiègeries, les quiproquos, les jeux de mots et les astuces assortis de pétards et de colle à la farine, de poires à eau, de poil à gratter et de poudre à éternuer.

En 1959, Michel Cailloux jouait le rôle de Michel-le-Magicien dans *La boîte à Surprise* lorsqu'on lui a demandé de prêter main forte à Guy Sanche en signant les textes de Bobino. Depuis deux ans, Bobino livrait des improvisations en ondes s'adressant tour à tour à Gustave, Tapageur, Télécino et Camério, tous aussi fantaisistes qu'invisibles. Pour compléter la galerie de personnages fantômes, Michel Cailloux a inventé le général Garde-à-Vous, Mlle Prune, le professeur Barbenzinc, Mlle Apricot, M. Plumeau... Chacun avait des traits caractéristiques très définis, une personnalité bien à lui et des tas de petites manies. Des milliers d'enfants les ont d'ailleurs dessinés sans jamais les avoir vus.

Mais l'héroïne, la vedette, le personnage le plus fort, le plus fou, le plus drôle, c'est Bobinette ! À l'heure où, dans les livres comme à la radio et à la télévision, on proposait des en-

fants héros tout gentils, revus et corrigés par des adultes bien pensants et moralisateurs, Bobinette a redessiné la géographie de l'enfance avec son personnage de joyeuse tannante. C'est l'éloge plutôt que l'édulcoration de l'enfance. À la nostalgie des adultes, Michel Cailloux oppose la réalité des enfants. Bobinette est drôle, espiègle, frondeuse, curieuse, passionnée, enjouée et toute-puissante. Bobino, c'est le faire-valoir, le sage grand-frère. C'est Bobinette qui mène le bal !

« Bobinette, c'est moi ! dit Michel Cailloux. J'ai toujours regardé les adultes d'un air bizarre. Ils sont trop sérieux. Bobinette pense comme moi. Derrière ses blagues, il y a un fond de sagesse. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle invente, c'est pour rétablir la bonne humeur, rendre les gens plus gais. Au début, je voyais Bobinette comme un petit lutin, quelqu'un d'aseux. J'en ai fait une fillette simplement pour rétablir l'équilibre, parce que Bobino était un garçon. À cette époque, il y avait des personnages masculins partout. Même dans *La boîte à surprise* c'était toujours des hommes, sauf pour Fanfreluche. »

Comme Bobinette, Michel Cailloux adore jouer des tours pendables.

Voir page D - 6 : Bobino



BOBINO ET BOBINETTE

ALICE POZNANSKA-PARIZEAU L'art doit avoir un sens

FRANCE LAFUSTE

ELLE AVAIT À PEINE 16 ans, ne parlait pas un mot de français mais voulait devenir écrivain. Elle avait quitté sa Pologne natale pour étudier et vivre à Paris. Comme Nata, comme Henrik, comme tous ces émigrés polonais liés à la France sentimentalement et culturellement, à qui elle donne vie dans son dernier roman, *Nata et le professeur*.

« Il y a toujours quelque chose d'autobiographique dans un roman, dit Alice Poznanska-Parizeau de sa voix ourlée, matinée de riches inflexions slaves. Nata veut chanter, moi j'ai toujours voulu écrire. Avec elle, je revis mon arrivée à Paris. » Et c'est bien de ces premières années dans la ville-lumière que veut parler la journaliste et écrivaine. Connue par ses écrits, essais et romans, mille fois conviée à analyser ses oeuvres, ses engagements littéraires et politiques, cette femme chaleureuse a le sentiment de n'avoir jamais rien dit de ses 10 années initiatiques. C'est avec verve et humour qu'elle entreprend de les raconter.

« Quand je suis arrivée à Paris dans les années 50, après la mort de mes parents, je n'avais que le métier d'écrivain en tête. J'avais 16 ans et il fallait que je passe mon bac dans l'année. Tradition familiale oblige. Mais il fallait aussi que j'apprenne le français en six mois et que je me mette à écrire. Bref, le genre de mission impossible à réaliser. Mais je m'entêtais. Je travaillais 20 heures par jour et, pour ne pas m'endormir, j'avais trouvé une astuce. Je me mettais de grandes bassines d'eau froide sous les pieds. Il fallait que je me dépasse pour être au niveau des rêves possibles d'une famille qui n'existait plus. C'était aussi une question de fidélité nationale. »

La décision n'eut pas, semble-t-il, l'heur de plaire à son oncle Léopold Marchand, un auteur dramatique à succès. « Quand il m'a vue, commente-t-elle en dépliant ses mots, il a tout de suite cru à une deuxième Elvira Popesco. Il voulait que je devienne une actrice. Je hurlai que non, que jamais je ne monterai sur les planches, quitte à passer pour une furie. » L'oncle n'eut guère plus de succès auprès de sa nièce quand il entre-



Un regard derrière les vitrines : Alice Parizeau

prit de lui lire des passages de *Chéri*, le roman de Colette qu'il adaptait au cinéma. « Quelle horreur, dit aujourd'hui Alice Parizeau. Pour la jeune fille imprégnée de romantisme polonais et slave que j'étais, nourrie des Balzac, Hugo, Dickens, Bernanos, Mauriac et Dostoïevski, l'univers d'un homme entretenu était parfaitement indécent et amoral. » Ces commentaires, son oncle mais aussi l'acteur Jean Marais et l'écrivain Maurice Druon les mirent dans leur poche... et le mouchoir par-dessus.

Plus de 30 ans ont passé mais la conception est restée la même : l'art oui, mais à condition qu'il ait un sens, qu'il soit utile et source d'enrichissement. Celle pour qui la vie et le pouvoir d'évoluer sont les plus grandes richesses rejette sans appel « les oeuvres qui ne sont que déception sur la valeur de la nature humaine. » « Je crois à l'oeuvre qui fait de l'être humain quelque chose qu'on a envie de rencontrer. » Ainsi, Gigi de Colette est « merveilleuse de fraîcheur et suscite la confiance en l'être humain », Raskolnikov, l'étudiant dé-

sargent de *Crime et Châtiment* et le Docteur Jivago lui apportent une vision fantastique et enrichissante du monde. « Quant à ses propres personnages, ils disent sa confiance en l'avenir, ils la confortent dans ses convictions sur la valeur de l'entraide, de la mission collective, du dépassement de soi. » Nata, c'est la certitude de réussir, Henrik, c'est, au-delà des doutes, le pouvoir de l'amour, le désir de réhabiliter ses proches et de sauver son pays. Comme beaucoup d'émigrés, cet ancien professeur de littérature de Varsovie a été élevé dans un romantisme nourri par les interdits, la répression, l'identité bafouée. »

Roman d'amour, *Nata et le professeur* est ainsi porté par la force du bien collectif comme les *Lilas fleurissent à Varsovie*, *Ils se sont connus à Lwow* ou l'avant-dernier, *Blizzard sur le Québec*. « Plus les gens ont une vie compliquée, une enfance difficile, une jeunesse dure, plus ils sont attachés à leur idéal, à leur pays, plus ils cherchent à éviter aux autres ce qu'ils ont vécu » avance l'écrivaine. Voyez-vous, Nata et Henrik sont viscéralement liés à un passé où il y a eu des drames jamais éclaircis, jamais payés. Aussi, il leur est impossible de vivre en dehors de la collectivité.

Il n'est pas jusqu'à l'art qui ne reflète la conscience du monde. En organisant une exposition de tableaux représentant des scènes de massacre oubliées, Henrik ressuscite un drame humain et national. L'art peut-il être assez fort pour résoudre des problèmes nationaux ou mondiaux, demande la romancière ? « C'est une question que je me pose depuis très longtemps, répond l'essayiste. Car, après tout, que disent des oeuvres comme la *Polonaise* de Chopin ou *Les Chants polonais* de Paderewski si ce n'est l'âme d'un peuple ? La *Polonaise*, n'est-elle pas l'oeuvre révolutionnaire d'un compositeur qui n'a pu prendre part à l'insurrection ? Cette musique a bien plus remué l'opinion publique que tout ce qui a été écrit sur la Pologne à l'époque. Raconter la Pologne à travers la musique, c'est vaincre l'indifférence. Ça vaut aussi pour Picasso et son *Guernica*, Hemingway et ses luttes de toreros ? Même si ça ne règle rien, il se crée un mouve-

Voir page D - 6 : L'art

Cris, chuchotements et murmures

MARIE-CLAIRE GIRARD

« JE N'AI PAS EU plusieurs enfants mais une seule fille, et cela changea l'orientation de toute ma vie » écrit Thérèse Renaud dans son livre *Le choc d'un murmure* publié récemment chez Québec-Amérique. Mariée au peintre Fernand Leduc, cosignataire en 1948 du *Refus Global*, Thérèse Renaud considère la maternité comme un déclencheur, un révélateur qui, chez elle, a permis découvertes, ouverture sur le monde et retour sur soi-même. *Le choc d'un murmure* relate cet apprentissage qui, pour être beau et fascinant, n'en est pas moins difficile...

Il a fallu six ans à Thérèse Renaud pour écrire *Le choc d'un murmure*, six années au cours desquelles elle s'est interrogée pour découvrir, à travers le combat que livrait sa fille, son propre combat. Cetté âpre lutte que les filles livrent pour se libérer de l'influence de leur mère, Thérèse Renaud en était témoin tout en croyant en être détachée puisque sa propre mère avait disparu alors qu'elle était très jeune. Ainsi, toute une partie cachée d'elle-même a vu le jour dont, entre autres, la prise de conscience du fait qu'elle avait aimé sa mère alors qu'elle avait toujours été persuadée du contraire. « J'étais la mère que j'aurais voulu avoir », écrit aussi cette orpheline. Et elle dira : « Je ne voulais pas d'enfant au départ. Et puis, un jour, le bébé a bougé et j'ai ressenti un irrésistible mouvement d'amour. Je voulais que ça vive. J'ai choisi mon mari et ma fille plutôt qu'une carrière de chanteuse. Je ne regrette absolument rien, le grand amour entre ma fille et moi a comblé ma vie. »

« Peut-être parce que je n'ai pas eu de mère, poursuit Thérèse Renaud, je me suis regardée être mère, avec beaucoup de surpri-



PHOTO JACQUES GRENIER
THÉRÈSE RENAUD

ses d'ailleurs. J'ai découvert une ouverture au secret de la vie et j'ai voulu que ma fille fasse de même en sachant qui elle est. Et qu'elle vive pour être, non pour paraître... » Thérèse Renaud souligne également l'importance de la découverte de la psychologie pour les femmes de sa génération : « Nous avons pris conscience de Freud, de Piaget, de A.S. Neill et comme résultat nous avons tenté d'ouvrir nos enfants à un autre rapport avec eux-mêmes. Et de toute façon, c'est la mère qui ouvre son enfant au monde extérieur. Tout ce que j'ai retenu c'est qu'il n'y a pas de plus grand amour que l'amour maternel, mais qu'il ne faut pas que ce sentiment devienne un poids trop lourd. Il n'y a pas de recette, je n'en ai pas trouvée, il faut sans cesse se poser des questions. Ce que je voudrais dire aux femmes,

Voir page D - 6 : Cris



LA BONNE LITTÉRATURE CHEZ VLB

COYOTE
de Michel Michaud

Elle, Coyote, a quinze ans, lui, Chomi, en a 19, et ils vont vivre une terrible histoire d'amour. Avec, en toile de fond, Pointe-aux-Trembles, le « bout de l'île », presque le bout du monde. « Un vrai morceau de littérature, et M. Michaud, un romancier dangereusement talentueux. » Réginald Martel, *La Presse*.
294 pages — 16,95 \$

LES MONTAGNES RUSSES
de Jacques Côté

Un roman d'amour sur un air de blues, où tendresse rime avec jeunesse. C'est en fait un portrait non équivoque d'une certaine jeunesse que brosse ce jeune auteur de Québec. Une jeunesse extrêmement débrouillarde et inventive, en quête de la joie de vivre et du... grand amour. Un premier roman vivifiant!
228 pages — 16,95 \$

LE PONT DE LONDRES
de Louis Gauthier

La suite attendue du *Voyage en Irlande avec un parapluie*. On y retrouve la même qualité d'écriture, la même atmosphère de désillusion amoureuse, la même « intransigence » devant l'insondable mystère de la vie et des relations humaines. « Une écriture impeccable et belle qui semble couler de source... Ceci révèle, si besoin était encore, un grand talent d'écrivain. » Guy Ferland, *Le Devoir*.
98 pages — 9,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Un roman du merveilleux ou le merveilleux ne se fait guère sentir

ANNE QUITTE SON ÎLE
Lucy Maud Montgomery
Éditions Québec/Amérique
Montréal, 1988. Titre original
Anne of the Island. Traduit de
l'anglais par Hélène Rioux.

SYLVIE MOISAN

DANS CE TROISIÈME tome de la série des Anne, le lecteur retrouve la plupart des personnages des romans précédents. C'est ce que nous révèle la quatrième de couverture, qui précise qu'il s'agit d'un roman destiné aux jeunes... et aux moins jeunes. Que les jeunes puissent apprécier ce roman, passe encore. Quant aux moins jeunes, la chose me semble plus improbable.

Anne, notre jeune héroïne de dix-huit ans, quitte donc l'Île-du-Prince-Édouard pour aller étudier en Nouvelle-Écosse, à l'université de Redmond. Ses amis Priscilla, Charlie Sloane et son beau Gilbert Blythe l'y accompagnent. La jeune femme ne tardera pas à lier de nouvelles amitiés mais, bien qu'elle fasse la découverte d'un monde nouveau, elle demeure toujours fidèle à son coin de pays, où elle retourne durant les vacances. Ayant repoussé les avances de Gilbert, son ami d'enfance qui

LE PLAISIR DE LIRE

voudrait bien être « plus qu'un ami », elle rencontre le prince charmant en la personne du beau Roy, jeune homme de bonne famille, riche et séduisant, qui finira par la demander en mariage. Mais, bien qu'il soit indéniablement un beau parti, est-il bien le prince charmant qu'Anne attendait ? N'est-il pas plutôt le fruit d'une rêverie sentimentale qui lui dissimule le véritable amour ? Quand ce bon vieux Gilbert tombera gravement malade, passant près de mourir, Anne trouvera vite la réponse à cette question.

On classe ce roman dans la littérature du merveilleux. Je veux bien, mais l'ennui c'est que le merveilleux en question ne se fait guère sentir. Les personnages sont inconsistants, banals, à tel point que l'on a parfois de la difficulté à les différencier les uns des autres. On sent qu'ils sont accessoires et qu'ils n'existent que pour nous permettre d'apprécier la grandeur d'âme et l'infinie sagesse d'Anne. Car notre héroïne est sage ! Pas du tout le genre à oublier de faire sa prière du soir avant de dor-

mir ou à lancer un juron. Asexuée et dévote, elle possède une morale indéfectible, jamais remise en question, et cherche avant tout à préserver dans sa vie les valeurs essentielles. On aura deviné que lesdites valeurs sont plutôt du genre traditionnel.

Bien qu'il ait droit à quelques lyriques descriptions de paysages, avec moult champs de fleurs et arbres centenaires au pied desquels on vient rêver depuis l'enfance, le lecteur ne découvre malheureusement pas grand-chose des lieux et de l'époque où se situe l'action. Cet aspect du récit, s'il avait été exploité, aurait pu lui donner un certain intérêt. Nous faisons pourtant connaissance avec les gens du village d'Anne. La narratrice est sans complaisance aucune envers ces personnages. Il semble en effet qu'ils soient, pour la plupart, étroits d'esprit, jaloux, et médisants. De la vieille fille bigote à la jeune coquette écervelée, nous retrouvons ici toute la collection des clichés d'usage. Qu'importe, Anne est bien au-dessus de ces mesquine-

ries, c'est du moins ce qu'on veut nous démontrer. Mais le regard qu'elle jette sur ses compatriotes n'est finalement pas très généreux.

Romancière connue dans le monde entier, Lucy Maud Montgomery est née en 1874 à l'Île-du-Prince-Édouard. Elle est décédée en 1942. De toute évidence, et contrairement aux deux autres qui semblent plus réussis, le troisième tome de sa populaire série a mal vieilli. *Anne quitte son île* est en effet un récit empreint d'un sentimentalisme démodé, où la morale, omniprésente et réductrice, est d'un autre âge. Les personnages sont stéréotypés, l'héroïne est agaçante de perfection et la prévisibilité de l'intrigue interdit toute surprise. Quant au style, on pourrait aisément le qualifier d'ampoulé. Jugez-en vous-même :

« Gilbert la serra contre lui et l'embrassa. Puis, ils prirent ensemble le chemin du retour dans la pénombre, roi et reine couronnés du royaume de l'amour, marchant sur les sentiers bordés des plus jolies fleurs qui se soient jamais épanouies et par-delà des prairies hautes où soufflaient les vents de l'espoir et du souvenir. »

Un roman pour les jeunes... pas trop délégués, quand même.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard	(1)*
2	Ça	Stephen King	Albin Michel	(5)
3	Quoi ? L'Éternité	Marguerite Yourcenar	Gallimard	(3)
4	L'Exposition coloniale	Erik Orsenna	Seuil	(2)
5	Le Boucher	Alina Reyes	Seuil	(4)
6	Ma chèrè petite sœur	Gabrielle Roy	Boréal	(10)
7	Le Bûcher des vanités	Tom Wolfe	Sylvie Messinger	(6)
8	Les Tisserands du pouvoir	Claude Fournier	Québec/Amérique	(7)
9	Les derniers jours de Charles Baudelaire	Bernard-Henri Lévy	Grasset	(9)
10	Anne quitte son île	Lucy-Maud Montgomery	Québec/Amérique	(8)

Ouvrages généraux

1	Histoire générale du Canada	Paul-André Linteau	Boréal	(1)
2	Le guide du vin 89	Michel Phaneuf	La Presse	(3)
3	L'état du monde 88-89	Collectif	Boréal	(-)
4	Le guide de l'auto 89	Collectif	La Presse	(2)
5	Les quatre saisons	Jean Provencher	Boréal	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Liberté; Chicoutimi : Les Bouquinières; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

L'auteur s'explique

MON RÉCENT roman *L'Étrangère* ou *Un printemps condamné* vient de connaître les foudres du DEVOIR sous la plume d'un certain M. Boivin dont je suis bien loin de vouloir contester les mérites puisqu'ils me sont inconnus.

Mais j'aimerais profiter de cette recension pour m'expliquer brièvement. On dirait qu'avec mes ouvrages, la critique n'a le choix qu'entre deux attitudes : la louange disproportionnée ou, plus fréquemment, l'éréitement sans rémission. J'ai rarement joui de ces papiers insipides qui distribuent bons et mauvais points avec une indifférence de professeur de cégep noyé sous l'avalanche de la médiocrité.

Non, il semble que je provoque, que j'oblige le lecteur à se compromettre, à se démasquer. Or, c'est précisément mon but : éveiller de leur torpeur des esprits qui croient peut-être que la littérature puisse être « innocente ». M. Boivin n'aime pas mon livre. C'est son privilège et il est en bonne compagnie : il y a deux ans, son prédécesseur dans les mêmes colonnes du DEVOIR, un certain M. Lépine, taxait de « ridicule » — rien de moins — mon avant-dernier roman *Le Secret d'Axel*, ouvrage qui a marqué le sommet de ce malentendu entre un auteur et ses lecteurs. Mais quoi, peut-être faut-il exclure les critiques de cette catégorie qu'apostrophait Baudelaire : « Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère »... Pour ma part, je consens à être un auteur « ridicule » aux yeux de gens qui portent aux nues les balbutiements morts-nés du premier élucubrateur venu... Mais Dieu me garde de juger mes contemporains — je risquerais moi aussi de dire des bêtises. Car écrire est une ascèse qui engendre souvent l'infortune, qu'on soit débutant ou « dinosaure » — ainsi que me qualifiait on ne peut plus flatteusement le titre qui coiffait l'abat-jour réservé à *L'Étrangère* ou *Un Printemps condamné*. Et qu'il me suffise de dire qu'en attendant le jugement de la postérité — s'il n'est pas « ridicule » d'y songer — je m'en tiendrai au seul jugement des esprits que j'estime.

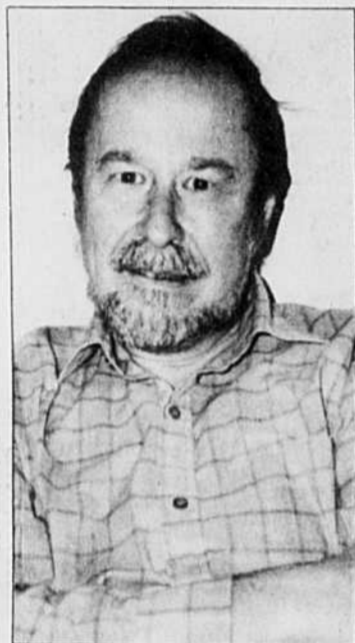


PHOTO MARIANNE CHOQUETTE
GILBERT CHOQUETTE

Avec mes sentiments les plus distingués.

— GILBERT CHOQUETTE

La Bibliothèque nationale s'enrichit

En 1988, les collections spéciales de la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ) se sont enrichies de 22 fonds de manuscrits. En cette fin d'année, la BNQ souhaite faire connaître cinq des plus remarquables d'entre eux.

Tout d'abord, soulignons le fonds de la revue *Liberté*. Cette revue a été fondée par Jean-Guy Pilon en 1959 et plusieurs générations d'auteurs y ont collaboré depuis. En 30 ans, *Liberté* a publié des milliers de textes et le fonds regorge d'informations non publiées qui témoignent de l'évolution de cette revue et du milieu littéraire qui la soutenait.

Ensuite, deux carnets autographes de Émile Nelligan sont venus s'ajouter au fonds de manuscrits de ce poète que possède déjà la BNQ.

En outre, l'Association des sciences et des techniques de la documentation (ASTED) a remis à la BNQ les nombreux documents qu'elle possède encore provenant de l'organisme dont elle est issue : l'Association canadienne des bibliothécaires de langue française (ACBLF). Fondée en 1943, l'ACBLF a contribué de façon notable à l'évolution de la bibliothéconomie, de l'édition et de l'éducation au Québec.

Pour sa part, Madeleine Ouellette-Michalska, journaliste, critique littéraire, essayiste et romancière a remis à la BNQ les manuscrits de ses œuvres, dont celui de *La maison Trestler*, de même que de nombreux textes encore inédits.



ÉMILE NELLIGAN

Enfin, les héritiers de Louis Geoffroy, décédé en 1977, ont laissé à la BNQ le fonds de ce poète et éditeur; le fonds est composé des manuscrits de la plupart de ses poèmes, de sa correspondance avec des auteurs illustres et de nombreux inédits écrits par lui-même ou par des écrivains qu'il a fréquentés.

La Bibliothèque nationale du Québec possède actuellement 450 fonds d'écrivains et d'organismes reliés au domaine culturel.

Rosses réflexions

JE VIENS DE LIRE *Tel que j'étais* d'Arthur Gladu aux éditions de l'Hexagone. Mes réticences concernaient d'abord le sujet apparent et le titre bien vague. A cause des chapitres et portraits portant pour les deux tiers sur la guerre 39-45, je craignais la rencontre d'un texte guindé et au garde-à-vous.

Malgré mes préventions, j'ai risqué de lire les premières pages. Et vite ai reconnu un récit pittoresque réinventant de fascinants souvenirs. Arthur Gladu allie magiquement respect et sagesse. Cela en observateur fort visuel faisant aussi voir au lecteur de l'inattendu pétillant de vérité.

Le titre me paraissait prétentieux et mystificateur ou nettement déplaisant et peu correct. Je lui aurais préféré « Mes souvenirs d'une époque (1925-1945) ». Ces dates évoqueraient des faits déjà lointains vécus par un témoin attentif. Et le titre d'un prochain livre à souhaiter ? Peut-être « Au temps des Arts graphiques. »

Par ailleurs, je juge injurieux comme promotion au dos du livre d'y parler de candeur au lieu de spontanéité. Il s'agirait plutôt de cas inacceptables dont l'auteur voudrait que le lecteur s'étonne comme lui. Je connais Arthur Gladu depuis plus de 40 ans. Goguenard en s'adressant à ses amis : « Qu'est-ce que tu penserais d'un gars ? » (etc.) Tel était son



PHOTO JACQUES GRENIER
HENRI TRANQUILLE

langage parlé, en fait plus interrogatif qu'affirmatif.

De même sur un ton de conversation, ici autant l'homme que l'écrivain n'impose pas ses impressions qui deviennent au plus d'éloquents insinuations et de franches opinions permettant à autrui d'être sur des points de vue d'accord ou non. (Tiré de mon Agenda le 7 décembre 1988)

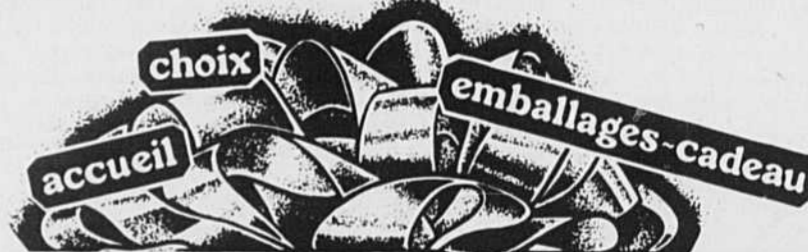
— HENRI TRANQUILLE

Vice Versa no 25

Dans l'éditorial du numéro 25 du magazine *Vice Versa*, la rédaction fait la mise au point suivante : « VICE VERSA refait surface après un très long silence. De drôles de vacances pour le magazine branché, pour la revue à la mode, comme à Montréal certains aiment nous définir, avec une pointe de mépris pour les choses de ce monde. Mais quelle mode ? La seule qui existe dans le champ des revues de culture est celle de la disparition... périodique. Et pourtant, il nous en faudrait des modes, du bruit, du sang nouveau. Qui aurait jamais dit que le soutien qui nous redonne de l'optimisme pour 89 viendrait de la part d'amis entrepreneurs qui voient en VICE VERSA un pont essentiel entre le monde des arts, de

la culture et celui des affaires ? Et pourtant, leurs noms se retrouvent aujourd'hui dans ce nouveau Comité consultatif, lieu déterminant de notre renaissance. VICE VERSA revient au monde avec l'envie farouche d'être, et d'être essentiel. »

Ce Comité consultatif est composé des personnes suivantes : Jules Bélanger, président, Bélanger, Legault, Laberge; Célia Bengio, Directeur du Salon international *Le monde des affaires*; Paule Doré, directrice générale, Chambre de Commerce de Montréal; Louise Day, Conseil en gestion, Samson Bélaire; Louise Léonard, présidente Léonard & Parisien; Paule Tardif Delorme, avocate.



LIBRAIRIE HERMÈS
1120, av. Laurier ouest
Outremont, Montréal H2V 2L4
Tel.: 274-3659
De 9 à 9
362 jours
par année

Normand Chaurette Scènes d'enfants



Dramaturge apprécié, Normand Chaurette signe un premier roman éblouissant : en Virginie, un écrivain américain tente par l'écriture d'un drame de faire toute la vérité sur la mort de sa femme Vanessa, survenue en novembre 1964...

Normand Chaurette

Scènes d'enfants

La littérature d'AUJOURD'HUI
LEMÉAC
éditeur

13,95\$

En vente chez votre libraire

3575, boulevard Saint-Laurent
suite 902, Montréal, Qc H2X 2T7
Tel.: (514) 848-1096

LIBRAIRIE RENAUD-BRAY

Message spécial à l'intention des retardataires!

Pour accommoder ses clients, RENAUD-BRAY sera ouvert le jour de Noël de 11h00 à 16h00!

5219, Côte-des-Neiges — Métro Côte-des-Neiges

Livres le plaisir des

Le cauchemar de l'amour en état de désespoir

NUIT EN SOLO

Véra Pollak
Montréal, Les Quinze éditeur, 1988, 184 pages.
« TU TE SOUVIENS ? » Cette question reviendra, lancinante, dans la longue nuit de Viviane pendant qu'allongée près de son conjoint, qui dort comme un gisant, elle rapaille les lambeaux de sa quarantaine. Cette nuit d'insomnie l'amènera au plus profond de son enfer intime : toute



VÉRA POLLAK

dont sa naissance l'avait privée. « J'ai eu tout bêtement une enfance hantée, comme d'autres ont eu une enfance choyée. »

Dans la vie de Viviane — question d'âge et sans doute à cause du bouillonnement de culture dans lequel elle est tombée en venant vivre au pays de son père — est arrivé « Féminisme », personnage à majuscule et genre masculin, qui a proprement lavé le cerveau de cette femme à laquelle sa naissance interdisait toute « sornette ».

Viviane a été mariée à Raoul, qu'Alain, son actuel concubin, celui qui dort du sommeil des innocents nés pour être les éternels coupables, qualifie de « jovial caillou ». Raoul est le père de Guillaume qui, seul véritable innocent de toute cette histoire, peut se dispenser d'aménités envers cet Alain ethnologue, divorcé lui-même de Méline qui devient la meilleure amie de Viviane.

Cette nuit de cauchemars éveillés passée avec Viviane est une lecture exigeante. L'amour en état de désespoir est pour moi, je l'avoue, la seule chose devant laquelle je me masque le visage. Ces conjoints, qui se racontent leurs rêves mais n'en ont plus à partager, sont de tristes spécimens.

Raoul est un homme exemplaire, d'une magnanimité que j'aurais auparavant qualifiée de féminine. Il n'entre dans le roman qu'en cas d'urgence. Alain, lui, semble aussi absent de lui-même que son sommeil obstiné est présent dans le récit. C'est un pauvre homme à n'en pas douter et je me suis souvent senti mal à l'aise pour lui dans ce lit d'emprunt où il dort si bien. J'ai eu des envies de le réveiller, qu'il provoque enfin le drame qui est la matière commune des romans et des affaires de cœur.

Mais Viviane analyse et découpe au scalpel ce cœur qui « aime trop ». C'est écrit tel quel au dos du livre. En français, on peut qualifier ce verbe, ce qui le réduit à sa plus superficielle expression.

J'ai bien aimé ce roman à cause de la plume qui vous entraîne dans ces abysses de l'amour comme droit fondamental de je ne sais quelle charte d'invention récente. J'ai freiné de tous les côtés, et encore, à cause de l'analyse incessante des sentiments, qui ne seront jamais que sornettes. Je crois aux mots pour le dire, mais je reste attaché autant à Emma Bovary qu'à Madame de Merteuil. On ne pourrait donc plus « faire catleya » ? Maudite littérature d'hommes !

Jean-Roch **BOIVIN**
Lettres
▲ québécoises

une vie vécue sous le signe de l'abandon. Il ne répondra pas à cette question, ne bronchera pas mais, au matin, une page aura été tournée pour Viviane. Pendant cette nuit, elle aura repris un à un les moments du passé comme on choisit ce qu'on garde et ce qu'on jette quand on part pour ne plus revenir. Le passé à ceci de riche que le souvenir travestit les bons et les mauvais moments et il semble que la quarantaine soit un palier intéressant pour se donner le doux vertige de contempler les gouffres d'ambiguïté de l'âme humaine. Pendant toute la nuit du roman, Viviane s'arrachera du cœur cet Alain qui dort, dans une opération à cœur ouvert.

Véra Pollak pratique une écriture extrêmement maîtrisée et efficace. La critique a chaleureusement accueilli *Rose-Rouge*, publié chez le même éditeur en 1987. Dans ce second roman, l'écrivaine triomphe de la romancière. Entendons si vous voulez que ce roman me semble mieux écrit que le premier, plus implacable. Moins agréable aussi. Il n'y a pas beaucoup de rose dans cette nuit blanche. Viviane a vécu de dures choses dans son passé, mais quand le présent devient inacceptable sous peine de reniement à soi-même, elle choisit d'affronter le matin dans sa solitude aride. « Or, il se trouve que, cette nuit, pour une histoire de scotch non digérée, d'étreinte non accomplie, de sommeil de plomb d'une part et d'insomnie tenace de l'autre, je viens de comprendre que l'irréparable entre nous étant depuis longtemps accompli, je ne suis plus que colère. Contre toi. Contre moi. »

Sa colère est froide et Vera Pollak la traduit avec cet humour acerbe et léger qui fait naufrager les meilleures intentions sur les récifs de la réalité.

Viviane est née d'un père canadien et d'une mère juive. Rescapée d'un bombardement, on l'apporte, bébé, à sa tante Mathilde. Héritage non désiré d'un neveu que Mathilde avait complètement oublié, plus préoccupée de communiquer avec l'au-delà qu'avec la plate réalité qui l'entoure. Surtout que la guerre mène son train d'enfer. Tante Mathilde vit son karma et s'arrange pour payer en cette vie tout le plaisir qu'elle a eu à être belle dans l'entourage des Esterhazy (suivez mon regard...), dans une autre vie. C'est d'un solennel et définitif « Sornettes que tout cela ! » que tante Mathilde coupait toute tentative de la petite Viviane de s'épancher ou d'exiger l'affection

Frénésie urbaine

PLAXIE PILON
Jeanne d'Arc Jutras
Montréal, VLB, 1988 : 115 p.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Plaxie Pilon de Jeanne D'Arc Jutras raconte en accéléré la vie du personnage éponyme. Situé d'abord au présent, le roman décrit ses amours ardents, parfois malaisés, avec Allibie Albert, puis projette le lecteur dans le passé pour lui faire découvrir le cheminement personnel de Plaxie : une mère adorée qui quitte un mari sans intérêt tout en lui laissant sa fille à charge, la douleur de cette dernière lors de la mort de sa mère et le sentiment d'avoir été abandonnée, la découverte des amours les-

biens, l'échec d'un couple et enfin la décision de quitter Saint-Gloicôme et son passé pour Montréal. Plaxie se confie peu — manifestement pas plus à Allibie qu'aux autres —, et vit au jour le jour, occupant divers emplois temporaires et profite le reste du temps de la *dolce vita* montréalaise qui lui fait oublier ses soucis quotidiens.

Plaxie Pilon est un roman gai et sans prétention, ce qui ne suffit pas à masquer le fait qu'il demeure fort décousu. Il s'ébauche autour de quelques scènes ou événements anecdotiques qui semblent rédigés au fil de la plume et qui ont finalement peu de consistance. Ce roman possède pourtant un rythme enlevé, soutenu et un style syncopé marqué par une indéniable frénésie langagière.

LA LIBRAIRIE DES ÉDITIONS

Arts, Lettres & Techniques inc.
la centrale du livre technique

vous invite à profiter avant rénovations d'importantes réductions sur livres neufs

25 à 30 %

ARCHITECTURE, ARTS, LIVRES TECHNIQUES: ÉBÉNISTERIE, MARQUETTERIE, SCULPTURE SUR BOIS, ÉCONOMIE, GESTION, ETC...

Cette offre est valable du 27 déc. 88 au 14 janv. 89. Venez nous voir pour profiter de prix exceptionnels

901, boul. Ste-Croix (St-Laurent) Montréal, H4L 3Y5 tél: 747-4784/85 métro du Collège ou Côte Vertu

Champigny continue le bal...



MOINS 26% LE 26 !!!

REDUCTION DE 26 %, SUR PLUSIEURS LIVRES ET JEUX, LE 26 DECEMBRE SEULEMENT...

(LIVRE DE POCHE A PARTIR \$1.26)

- Ça, STEPHEN KING RÉG: 29,95 \$ **21,95 \$**
- Calendriers d'art, EXEMPLE CHAGALL REDUCTION DE **20%**
- Dernier calepin, FELIX LECLERC RÉG: 14,95 \$ **11,95 \$**
- Dictionnaire du cinéma, LAROUSSE RÉG: 110,00 \$ **89,95 \$**
- Grand Larousse en 5 volumes RÉG: 535,00 \$ **345,95 \$**

- Histoire de l'art, JANSON RÉG: 99,00 \$ **79,95 \$**
- Histoire générale du Canada BOREAL RÉG: 39,95 \$ **29,95 \$**
- L'agenda d'art 1989 RÉG: 17,95 \$ **13,95 \$**
- L'agenda des femmes RÉG: 10,95 \$ **8,95 \$**

- L'exposition coloniale, GONCOURT 88 ERIK ORSENNA, SEUIL RÉG: 29,95 \$ **24,95 \$**
- La porte du Fond, MEDICIS 88 RÉG: 24,95 \$ **19,95 \$**
- Le Larousse gastronomique RÉG: 115,00 \$ **82,95 \$**
- Le Petit Larousse illustré 1989 RÉG: 49,95 \$ **34,95 \$**
- Le zèbre, FEMINA 88 ALEXANDRE JARDIN, GALLIMARD RÉG: 19,95 \$ **14,95 \$**
- Les derniers jours de Charles Baudelaire, INTERALLIÉ 88, BERNARD-HENRI LÉVY RÉG: 19,95 \$ **14,95 \$**
- Les grandes recettes de la cuisine italienne, LAROUSSE RÉG: 29,95 \$ **22,95 \$**

- Les oiseaux de l'Amérique du Nord GUIDE D'IDENTIFICATION, BROQUET RÉG: 29,95 \$ **22,95 \$**
- Nouveau Larousse médical RÉG: 110,00 \$ **89,95 \$**
- Petit Robert 1 RÉG: 62,95 \$ **49,95 \$**
- Robert Collins bilingue RÉG: 36,95 \$ **28,95 \$**

- Charlie remonte le temps, GRUND RÉG: 16,50 \$ **11,95 \$**
- L'apprenti Docte Rat, JEU RÉG: 34,95 \$ **24,95 \$**
- Le livre Jeu Géant, GRUND RÉG: 29,95 \$ **22,45 \$**
- Le Petit Robert des enfants RÉG: 31,95 \$ **24,95 \$**
- Mon premier Atlas Géant, GRUND RÉG: 29,95 \$ **22,45 \$**

Prix en vigueur du samedi 17 décembre au vendredi 23 décembre 1988 incl. ou jusqu'à épuisement des stocks. Nous nous réservons le droit de limiter les quantités.

OBTENEZ JUSQU'À 20% EN COUPONS-RABAIS

COMMANDES TÉLÉPHONIQUES

Champigny

LIBRAIRIE CHAMPIGNY INC. 4474, RUE SAINT-DENIS MONTRÉAL (QUÉ.) H2J 2L1 TÉL.: 844-2587

le plaisir des Livres

Les jardins secrets des terroristes

ALAMUT Vladimir Bartol. Traduction : Claude Vincenot. Texte revu par Jean-Pierre Sicre. Éditions Phébus, 1988, 580 pages.



VLADIMIR BARTOL avait écrit son roman en slovène, au cours des années trente, époque où il vivait en Yougoslavie, son pays natal, et pourtant Alamut est prémonitoire dans un certain sens.

Il s'agit là d'une oeuvre d'imagination dont l'histoire se situe au XIe siècle. La secte des Assassins s'empare alors avec des forces très limitées des territoires et des trônes étrangers. Le secret de la victoire réside dans le fanatisme des combattants qui, pour retrouver les jardins secrets, sont capables de croire que le but suprême justifie tout les moyens et toutes les façons de lutter.

niers de guerre, sont permises et même encouragées. Les hommes et les femmes qui ont passé au préalable une nuit dans les jardins secrets, ou ont entendu seulement parler de leur beauté et de celles qui y assument le rôle d'hôtes, sont prêts à n'importe quoi pour pouvoir pénétrer, récompense qu'on leur promet dans ce monde ou dans l'au-delà.

Petit à petit on pénètre en somme dans l'univers étrange qui appartient en principe au XIème siècle, mais au fil des pages on découvre que derrière la langue de l'époque, admirablement reconstituée, il y a une image du modernisme tout à fait frappante. Alamut, c'est à la fois Hitler et Staline, les deux dictateurs du XXème siècle, l'image des camps de concentration c'est celle des meurtres collectifs perpétrés par ses hommes, le terrorisme finalement, c'est le moyen privilégié pour museler ceux qui osent refuser le fascisme et le communisme au nom des libertés individuelles.

Ce qui surprend c'est l'atmosphère de réalisme que l'auteur parvient à maintenir à travers six cents pages. L'histoire et ses protagonistes retiennent l'attention, Vladimir Bartol crée des personnages crédibles, att-

chants et la projection du passé lointain sur celui qui est infiniment plus récent, demeure un véritable tour de force. En ce qui a trait « aux jardins secrets », ils ressemblent par moments à ces paradis artificiels contemporains organisés pour recevoir les riches comme pour séduire les pauvres qui finissent par s'y rendre à crédit.

La question que l'auteur du roman pose finalement est toujours d'actualité. Qui est le successeur du dictateur Alamut ? Staline et Hitler sont morts, il est vrai, mais dans les diverses régions de la planète terre des dictateurs se maintiennent au pouvoir et des gens tuent ou meurent en leur nom comme en ce XIème siècle que Vladimir Bartol s'efforce de reconstituer. En lisant son livre on ne peut s'empêcher de songer à tout cela et de s'intéresser en dernière analyse au sort particulier du romancier qui a attendu longtemps la possibilité de faire connaître son oeuvre.

Né en 1903 en Yougoslavie, Bartol étudia la philosophie et la psychologie, se passionna pour l'histoire des religions et travailla beaucoup. Il écrivit des nouvelles, des essais et

des romans, mais eut du mal à percer. Le roman Alamut fut publié en slovène en 1938, peu avant la deuxième guerre mondiale que Bartol passa dans le maquis en se battant contre l'envahisseur allemand. Ensuite, après la libération, la dictature de Tito freina la carrière de plusieurs romanciers et artistes, dont la sienne. Dans cette Yougoslavie ruinée par l'occupation allemande qui résistait comme elle pouvait aux appétits impérialistes soviétiques, il n'y avait pas beaucoup de place pour un Vladimir Bartol, démocrate et libéral par nature, qui dénonçait le pouvoir du chef unique. C'est lors des dernières années de sa vie, que Vladimir Bartol, mort en 1967, a pu profiter en somme d'une certaine reconnaissance de son oeuvre que les éditions Phébus présentent cette année seulement, soit vingt ans après, dans sa traduction française. Vladimir Bartol qui en 1936 racontait dans son roman Alamut avec sa sensibilité d'intellectuel et d'artiste ce qui devait se passer un jour en Iran notamment, fait partie désormais de la grande famille internationale des écrivains dont il est toujours intéressant d'entendre la voix et de reconnaître le talent.

BULLES ET DESSINS

JEAN-LOUIS DUFRESNE

LE JOURNAL DE JULES RENARD lu par Fred, coll. Roman BD, Flammarion, 1988, 137 p.

De 1887 à 1910, Jules Renard tint un Journal empreint d'amertume et de mélancolie, pour ne pas dire d'aigreur et de jérémiades. Publié 15 ans après sa mort, ce Journal demeure la seule oeuvre qui lui permette de maintenir un certain renom dans la littérature française, lui qui rechercha tant la gloire et la fortune de son vivant. La relecture du Journal de Jules Renard, à laquelle nous convie Fred, constitue un bel exemple d'un mariage réussi entre la bande dessinée et la « grande » littérature. Car, il ne faut pas se le cacher, c'est davantage l'aspect visuel de la narration en bande dessinée qui retient trop souvent l'attention des critiques. Malheureusement, les liens narratifs entre la bande dessinée et le cinéma sont, au premier degré,

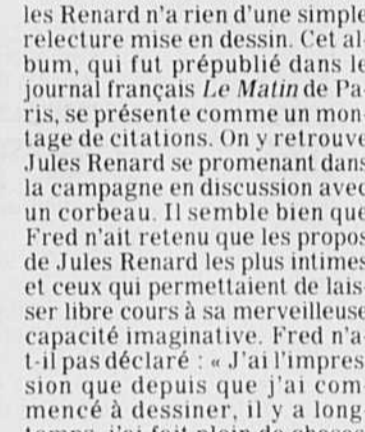
le culte divin est établi, mais assorti de la crainte d'un nouveau châtiement, laquelle était absente de la foi primitive. Une oeuvre fascinante qui à la puissance de 2001, L'Odysée de l'espace de Stanley Kubrick.

DES FILLES FORMIDABLES de Denis Frémont, Dargaud Editeur, 1988, 44 p.

Les critiques français ont dit de ce troisième album de Denis Frémont que l'on pouvait facilement faire des comparaisons de son humour et de sa présentation des rapports hommes/femmes d'âge mur avec celui de Lauzier, Brécher et Wolinski. J'aurais plutôt tendance à faire un rapprochement avec le film de Denis Arcand, Le Déclin de l'Empire américain. L'histoire débute dans un restaurant parisien. Deux couples, en l'occurrence deux vieux copains, l'un avec sa femme, l'autre avec sa nouvelle compagne, discutent d'amour... pas nécessairement celui avec un grand « A »... Après cela, l'histoire se complique. Défile alors un enchevêtrement de relations, que nous pouvons qualifier d'épiderme et d'épidémiques. Tout comme dans Le Déclin de l'Empire américain, disons, prudemment, que la notion de couple stable et fidèle en prend pour son rhume. Ces dames et ces messieurs ont des fantasmagories auxquels l'un et l'autre doivent tant bien que mal s'accommoder. Au premier degré, on peut n'y voir qu'une vulgaire histoire de... enfin... une vulgaire histoire de vous-savez-quoi ! Et pourtant, avec Des Filles Formidables, c'est toute la vision du monde d'une génération qui est mise au pilori. Cette quête du Dieu Phallus et de la déesse « orgasme-à-tout-prix » et cette fascination pour tout ce qui a un caractère sexuel dénote une préférence d'adulte.



ceux qui ont présence dans la définition de ses structures narratives propres (cadrage, plans, effets d'ombres et de lumière, etc.). Et pourtant, la littérature, comme nous le démontre si brillamment Fred, offre à la bande dessinée toute une gamme de capacités créatrices uniques. Car cette rencontre entre Fred et Jules Renard n'a rien d'une simple relecture mise en dessin. Cet album, qui fut prépublié dans le journal français Le Matin de Paris, se présente comme un montage de citations. On y retrouve Jules Renard se promenant dans la campagne en discussion avec un corbeau. Il semble bien que Fred n'ait retenu que les propos de Jules Renard les plus intimes et ceux qui permettaient de laisser libre cours à sa merveilleuse capacité imaginative. Fred n'a-t-il pas déclaré : « J'ai l'impression que depuis que j'ai commencé à dessiner, il y a longtemps, j'ai fait plein de choses, c'était pour aboutir à ça. Pour moi, c'est un des trucs les plus forts que j'ai faits jusqu'à présent avec Le Petit Cirque... Tout l'album c'est ça. Une promenade de Jules Renard et le corbeau, avec des citations sur les grands thèmes — l'amitié — et un décor qui change tout le temps, c'est toujours la campagne, mais le décor s'harmonise avec les situations ».



dentité. Les personnages de Frémont sont complexes, profondément angoissés même. Sous le masque délégué de leurs escapades amoureuses, se dévoile une incapacité chronique à ne pouvoir faire face aux réalités pesantes d'un quotidien peu révalorisant. Si les propos de Déclin de l'Empire américain vous ont plu, n'hésitez pas...

LE GRAND POUVOIR DU CHINKEL de Rosinski et Van Hamme, Casterman, 1988, 166 p.

Dans Les Cahiers de la Bande dessinée (no 70), Jean Van Hamme résumait ainsi la trame de cette étonnante fresque théologique. L'idée m'est soudain venue de raconter une version décalée du Nouveau Testament. J'ai travaillé là-dessus pour m'apercevoir assez rapidement qu'un simple décalage n'offrait pas grand intérêt. J'allais me tourner vers l'Ancien Testament quand j'ai eu la révélation d'une théorie qui serait la suivante : Dieu a créé une multitude d'univers habités, et il a usé de la même méthode avec chacune de ces populations, afin de les soumettre à son autorité. Dans un premier temps, les peuples primitifs vouent une adoration unilatérale à Dieu. Mais celui-ci se débrouille pour que ces créatures se détournent de lui. Il les en puni alors en leur infligeant le déluge ou toute autre catastrophe aussi épouvantable. Il les laisse macérer dans leur détresse pendant quelques générations, et sème l'idée qu'il faudrait un Sauveur pour racheter les fautes commises. À travers ce Sauveur,



bande dessinée québécoise demeure toujours de nos jours une aventure économique casse-gueule, et malheureusement difficilement rentable. Les auteurs de cette bédé sympathique et sans prétention ne sont pas des inconnus. Philippe Chauveau s'est fait connaître lors de l'Année internationale de la jeunesse par sa participation à la rédaction de l'Acceptation globale. Rémy Savard a déjà publié deux albums de Ray Gliss et participe régulièrement à la revue Croc. John Collins et Jim Gimletts (quels noms épouvantables) sont deux journalistes à « Paris Meurtre » que les auteurs qualifient de plus forts que Simon Durivage et que Pierre Nadeau. En mission-reportage au Moyen-Orient, ils doivent tenter d'interviewer Les Momies, un groupuscule terroriste. Une histoire pleine de rebondissements et d'humour absurde à tirer par les cheveux, qui, malgré certains problèmes de lisibilité par moments sur le plan graphique, possède tous les trucs pour nous faire rire.

LES MOMIES'S une aventure de John et Jim, de Rémy Savard (dessins) et Philippe Chauveau (scénario), Ed. Kami-case, 1988, 40 p.

D'abord, il faut souligner le nom presque trop symbolique de cette maison d'édition. Publier une



bande dessinée québécoise demeure toujours de nos jours une aventure économique casse-gueule, et malheureusement difficilement rentable. Les auteurs de cette bédé sympathique et sans prétention ne sont pas des inconnus. Philippe Chauveau s'est fait connaître lors de l'Année internationale de la jeunesse par sa participation à la rédaction de l'Acceptation globale. Rémy Savard a déjà publié deux albums de Ray Gliss et participe régulièrement à la revue Croc. John Collins et Jim Gimletts (quels noms épouvantables) sont deux journalistes à « Paris Meurtre » que les auteurs qualifient de plus forts que Simon Durivage et que Pierre Nadeau. En mission-reportage au Moyen-Orient, ils doivent tenter d'interviewer Les Momies, un groupuscule terroriste. Une histoire pleine de rebondissements et d'humour absurde à tirer par les cheveux, qui, malgré certains problèmes de lisibilité par moments sur le plan graphique, possède tous les trucs pour nous faire rire.

Des Chinois pas comme les autres

20 MILLIONS DE CHINOIS MADE IN TAIWAN Jules Nadeau Québec/Amérique 1988

PIERRE GODIN

UNE FOIS TOURNÉE la dernière page du livre de Jules Nadeau 20 Millions de Chinois made in Taiwan, on sait au moins une chose : on n'a pas tellement envie de faire comme lui. C'est-à-dire d'aller planter sa tente, pour quelques années dans ce pays tropical de pirates industriels au régime politique aussi rébarbatif que celui de la Chine populaire. D'ailleurs, tant qu'à vouloir observer la planète chinoise, avec tout ce qu'un tel choix implique comme brimades antidémocratiques, pourquoi diable se fixer dans cette république-bidon du détroit de Formose plutôt que dans l'immense Chine « démaotisée » où palpite déjà le coeur de l'Asie de demain ?

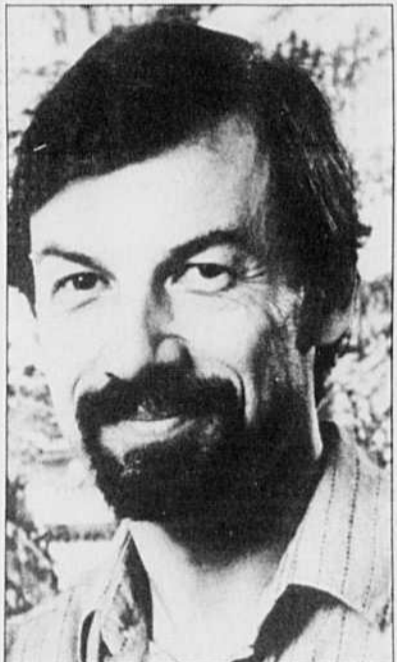
Le journaliste québécois Nadeau, sinologue accompli, avait ses raisons. Autant d'ordre familial que pratico-pratiques. Mais, il reste qu'on sort avec la mine si rabougrie de sa peinture de la vie dans la « province maudite » de Chiang Kai-shek qu'on peut se demander comment il a pu tenir six ans dans ce pays de faussaires militaristes. Car dans ce Taipei paradis du capitalisme sauvage, comme dans le Beijing capitale de la barbarie à visage socialiste, ou dans le pays de Botha, on torture, on emprisonne les intellectuels, on censure la presse, on écrase l'opposition, on bafoue les droits de l'homme en plus d'enrayer la libre circulation des personnes à l'extérieur de la frontière nationale.

Bref, la « Chine libre » de la propagande n'existe pas plus à Taiwan, patrie-refuge des valeurs occidentales judéo-chrétiennes chassées en 1949 du continent par Mao, qu'en Chine rouge. Gauche-droite, droite-gauche, quand le respect des droits de l'homme n'est pas au rendez-vous, c'est l'enfer pour la liberté.

Mais, ce qu'il y a de radicalement différent dans cette « Chine nationaliste » formée des débris de l'armée corrompue du généralissime Chiang Kai-shek, c'est le fameux miracle économique après lequel la Chine populaire court si fort depuis que Mao a rendu l'âme. Là, l'incontestable ne

peut être mis en doute même par les propagandistes jaloux de la Chine de Deng Xiaoping. On ne parlera pas ici du prix payé par les 20 millions de Taiwanais pour se développer car, de l'autre côté du rideau de bambou, le sous-développement qui perdure a coûté encore plus cher au milliard de « vrais » Chinois. Relativisons donc, camarades, avant de décider quel régime est le plus vertueux.

Les statistiques citées par Jules Nadeau ont de quoi faire blêmir les maîtres actuels de la Chine populaire. Cinquième partenaire commercial des États-Unis, onzième exportateur mondial et quinzième plus important pays commercial, Taiwan a un taux de croissance annuelle de 10 %, un revenu annuel par habitant de \$ 5,000, douze fois plus élevé que sur le continent rouge, en plus de posséder des réserves faramineuses de devises étrangères de plus de \$ 75 milliards en dollars US.



Le « modèle » taiwanais de développement n'a rien à envier à ceux de Hong Kong, Singapour et de la Corée du Sud. Mais à parcourir avec Nadeau le catalogue des vicissitudes quotidiennes, comme ce contrôle policier aussi redoutable qu'en Chine populaire, que doit endurer l'honnête quidam pour avoir droit à sa montre Rolex falsifiée, son micro-ordinateur Appel plagié, sa télé couleur made in

Taiwan et son char japonais de l'année, on peut se demander si la révolution démocratique passera un jour par le détroit de Formose.

L'abondance matérielle au milieu de la peur et de la torture, ça rime à quoi ? Le témoignage de Jules Nadeau, qu'on aurait aimé mieux articulé, moins fouillis, plus saisissant, nous promet néanmoins de l'espoir pour ces 20 millions de développés en résidence surveillée que sont les Formosans. La gérontocratie familiale issue de Chiang Kai-shek vient de s'éteindre avec la mort, en janvier dernier, du président Jiang Jinguo, fils du généralissime.

Le successeur Li Denghui, technocrate libéral, n'a rien du général déguisé en homme politique qui a gouverné l'île depuis 1949. C'est l'homme de la transition qui arrive au pouvoir avec l'abolition de la loi martiale en vigueur depuis quarante ans, autorise les partis d'opposition,

permet plus d'indépendance à la presse et lève l'index qui empêchait les Chinois nationalistes de se rendre en Chine populaire. Li Denghui, architecte de l'avenir taiwanais ? Les paris sont ouverts. Mais au fait, l'avenir de l'île de Formose, comme on l'appelait durant la guerre de Corée, ne passe-t-elle pas par la réunification avec la Chine continentale ?

La formule « un même pays, deux systèmes » valable pour les patriotes de Hong Kong, qui seront rattachés en 1997, ne pourrait-elle pas s'appliquer aussi à la « province de Taiwan » le jour où seront réunies les conditions permettant les grandes retrouvailles ? C'est le souhait de Jules Nadeau. Autrement, il faudra envisager sérieusement l'hypothèse de la sécession de Taiwan, qui trouve déjà preneurs dans le nouveau climat de fragile liberté prévalant depuis quelques mois en « République de Chine ».

Un Autrichien méprisant

MAÎTRES ANCIENS Thomas Bernhard (traduit de l'allemand par Gilberte Lambrichs) Paris, Gallimard, 1988 : 219 pages

DIANE-MONIQUE DAVIAU

PRIX MÉDICIS 88 étranger, Thomas Bernhard est effectivement beaucoup plus apprécié à l'étranger que dans son pays, l'Autriche. C'est que dans la plupart de ses livres, il attaque féroce ce pays, sa capitale, ses habitants, les injuriant à qui mieux mieux, avec une hostilité qui grandit de livre en livre, comme si la haine qu'il éprouve à leur égard non seulement ne devait jamais s'éteindre mais avait le don de renaître sans cesse de plus belle et avec une force renouvelée, insoupçonnée, obligeant par le fait même Bernhard à se vider à nouveau le coeur — comme si c'était la toute première fois, comme si jamais encore il n'avait été question de ces « perdus onanistes sociaux », comme si enfin, une fois pour toutes, il allait régler leur sort pour qu'il n'ait plus jamais à en parler.

Mais à chaque livre, tout est à re-

faire. Dans *Maitres anciens*, une « comédie », Bernhard qualifie l'Autriche de « musée d'art ancien catholico-national-socialiste ». Vienne est une capitale « déprimante et brutale » et l'Autriche n'est rien d'autre qu'un « chien couchant opportuniste-né ». Les politiciens, les journalistes, les hommes de loi, les médecins, les artistes, les écrivains, les philosophes, les compositeurs, tous ils sont ou objets ou nuls.

Cette fois, cependant, Bernhard ne s'en prend pas qu'à ses contemporains. Même les « maîtres anciens » se retrouvent sous le rouleau compresseur. Bruckner, Mozart, Mahler, Stifter, et pas que des Autrichiens, tant qu'à y être, Bach aussi, ce « gros puant », et Kant, Heidegger, le « camélot philosophique » par excellence, Dostoïevski, Beethoven, « personnage parfaitement repoussant », Shakespeare, Dürer, « le précurseur et prédécesseur du nazisme », et Goethe, Rembrandt, Vélasquez, Haendel, Pascal, Voltaire, ce sont tous des « monstruosités gonflées » et tout est vraiment ridicule, la philosophie, la musique, la peinture, la littérature : l'art est une vaste supercherie.

Le prétexte est simple et ressemble énormément à celui auquel l'auteur avait recours dans *Des arbres à abattre*, publié la même année que *Maitres anciens* ; alors que dans celui-là le narrateur, assis dans un fauteuil, attendant le début d'un dîner artistique en évoquant des souvenirs qui le liaient aux autres invités, le narrateur, dans ce livre-ci, attend, debout, l'heure d'un rendez-vous et se remémore les propos qu'a tenus, lors de leurs précédentes rencontres, l'ami qu'il doit rencontrer une heure plus tard.

Arrivé plus tôt que prévu au Musée d'art ancien où ils ont rendez-vous dans la salle Bordone, Atzbacher s'installe à l'entrée de la salle voisine et en profite pour observer

POUR LE 10e ANNIVERSAIRE DU SDCM UN FESTIVAL DE MUSIQUE en 6 cassettes pour le prix de 4 !

1ère série: POUR LA PAIX DE L'ÂME! Une ensemble qui fait ses preuves! Daniel Leclerc, compositeur, présente "musique pour la paix de l'âme". Vol. 1 et 2 (instrumentale). Robin Grenon, compositeur et harpiste. "Louanges au son de la harpe" (instrumentale). Une musique qui apaise et favorise la vie intérieure. Des oeuvres de première qualité.

2e série: COMME LA VIE EST BELLE DANS LA SÉRÉNITÉ! 1) Un authentique témoignage de foi et d'amour! Françoise Gravel se raconte et chante des chansons religieuses de Jacqueline Lemay et de Raymond Pelletier. M.P.P. Titre: Comme la vie est belle! en 2 cassettes qui ne se vendent pas séparément. 2) SÉRÉNITÉ par Frédéric Metthé, compositeur. D'admirables mélodies instrumentales qui apportent le calme, la paix, la sérénité.

BON DE COMMANDE

Autres articles disponibles: Prières, Serénité, Louanges au son de la harpe, etc.

Service de Diffusion catholique de Montréal

hymnes l'amour

Ta plainte douce et haletante

M'envoie ses mains dans les cheveux

995

Distribution: DIFFUSION LOUGAROU inc. (514) 326-1431

En vente chez votre libraire

LE GRAND POUVOIR DU CHINKEL

POÉSIES ÉROTIQUES

Ta plainte douce et haletante

M'envoie ses mains dans les cheveux

995

Distribution: DIFFUSION LOUGAROU inc. (514) 326-1431

En vente chez votre libraire

L le plaisir des
livres

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les...zombies!

HADRIANA DANS TOUS MES RÊVES
René Depestre (Prix Renaudot 88)
Paris, 1988, Gallimard,
195 pages.

Lisette
MORIN
▲ Le feuilleton

IL Y A GROS à parier que les lecteurs du roman de René Depestre hésiteront dorénavant avant de qualifier quiconque leur paraît faible, mou, sans volonté, de *zombie*. En tout cas, ils ne pourront plus, le faisant, plaider ignorance non seulement de la signification du mot, encore moins de son origine. Une explication, qui semble définitive, leur en fut donnée à la page 94 de *Hadriana dans tous mes rêves*, explication qu'il faut renoncer à citer *in extenso*, mais qu'on peut résumer, par la bouche du tonton Ferdinand, en ces quelques mots : « Un zombie — homme, femme, enfant — était une personne dont le métabolisme, sous les effets d'un poison végétal, a été ralenti au point d'offrir au regard du médecin légiste toutes les apparences de la mort ».

Comment une belle, une jeune et ravissante épouse, de race blanche, tombée morte au pied de l'autel, après avoir prononcé le oui sacramentel, fut-elle transformée en zombie; et comment le jeune homme qui fut témoin de ce drame, en 1938, dans la petite ville de Jacmel, en Haïti, devint le narrateur, ou plus exactement l'auteur inspiré de cette épopée ly-

rique : c'est ce que René Depestre, poète et excellent poète, avant d'être romancier, vous apprendra dans *Hadriana dans tous mes rêves*.

Après des siècles de « bon usage », après mille accrocs au vocabulaire, autant d'ajouts aux vocables traditionnels, notre langue demeure un instrument non seulement souple, précis, extrêmement utile à l'expression des sentiments mais plus encore à la diversité innombrable des émotions. La langue est un pays de culture, et Depestre en est son chanter inspiré. Tout le monde l'a admis depuis ce second lundi de novembre alors que le jury du Renaudot l'a distingué parmi la brochette des aspirants.

Hadriana morte, il fallait un écrivain de son pays pour transformer la fête des épousailles en une bacchante de funérailles. « Le temps du masque, comme l'écrit le narrateur-participant, avait convoqué trois siècles d'histoire humaine à la veille de ma frangine. Les figures sculptées dans le marbre le plus pur comme les figurines de bois pourri se préparaient ensemble à danser, boire du rhum, marronner la mort, en soulevant la poussière de la place d'Armes de mon village qui, au milieu de la mascarade générale, se prenait pour la scène cosmique de l'univers ».

La richesse de ce style romanesque défie toute tentative de description qui ne pourrait qu'en être une triste réduction. Depestre décrit sa ville, son île, leurs traditions, toutes les couleurs de la végétation, de la cuisine, en ajoutant le piment — plus fort, plus grisant encore que toutes les épices des Caraïbes, — d'une langue extraordinaire.



RENÉ DEPESTRE

Bien des écrivains ont tenté, avant lui, de percer les sombres incantations du vaudou, de décrire toutes les cérémonies, la plupart du temps très inquiétantes, qui entourent l'agonie et la mort en Haïti. Peu d'entre eux, sinon personne n'aura su conférer à un ouvrage en prose la gaité naturelle des Haïtiens, leur fatalisme souriant, leur grande et naturelle indolence. Depestre y arrive par la vertu de son érudition, qui franchit allégrement les frontières de son île, qui s'est nourrie aux meilleures sources européennes, et américaines, et qui aboutit à un point de confluence dans *Hadriana dans tous mes rêves*.

Le petit glossaire qui accompagne le roman est sans doute utile mais

non pas indispensable à des lecteurs québécois. Bizarrement, certaines des expressions qu'utilisent les gens de sa race, que Depestre croit, avec raison, exotiques ou en tout cas le seul apanage des gens de sa race, se retrouvent, dans notre pays de froidure et de gel. Ainsi — pour ne citer que deux cas limites — de *morne*, colline pour les Haïtiens, rocher pour les Gaspésiens, et... foufoune, qui décrit, là-bas comme ici, certaine... région très érotogène du corps féminin.

Oeuvre d'un artiste, d'un maître de langue française, *Hadriana*... est aussi le constat, souvent nostalgique, des années disparues de la grande poussée du colonialisme français. Et de ses conséquences sur ces contrées du bout du monde. Avant de retrouver, c'est la dernière partie du roman, et la plus tributaire de l'imagination du poète, Hadriana contant son après-mort, sa seconde vie de zombie, René Depestre glisse, en « corollaire », cette observation déabusée : « Pourquoi le zombie — et la zombérie — dans l'imaginaire haïtien ? Le mythe d'un sous-nègre serait-il propre uniquement au quart monde de mon pays ? À qui et à quoi sert-il de bouc émissaire ? Dans une société à très faible coefficient de droit et de liberté, l'insécurité absolue du zombie vaut-elle sur le plan mythique l'extrême détresse de la condition humaine, qui caractérise la vie dans ma moitié d'île ? »

Réflexion dont l'angoisse latente ne doit pas faire oublier ni tenir pour négligeable l'allégresse, la couleur, la grande vertu d'évocation de ce très beau chant d'amour de la terre natale.

Éducation théologique sur fonds de violence

LES VOYAGES ET AVENTURES EXTRAORDINAIRES DE FRÈRE ANGELO
Guy Hocquenghem Paris, Albin Michel, 1988, 309 pages.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

LE FRACAS DES ARMES est omniprésent dans ce roman qui s'intéresse aux religions et aux croyances. Il faut dire qu'au cours de la cinquantaine d'années, situées au cœur de la Renaissance, que ce roman fait parcourir aux lecteurs, religion et pouvoir sont inséparables.

Tout au long de sa courte vie, Angelo, frère franciscain, tentera d'échapper aux reits du pouvoir. Mais l'Inquisition — et en particulier Ignace de Loyola — finira par rattraper cet intellectuel marginal. Quête de la pureté dans un monde ravagé par la haine, les guerres, les rapports de force : le roman pourrait se résumer ainsi. Ce bref synopsis, cepen-



GUY HOCQUENGHEM

dant, banalise un roman dont il faut au contraire souligner la richesse d'information et la somme d'érudition.

Divisé en deux grandes parties, *Frère Angelo* se déplacera géographiquement, passant de l'Europe — et en particulier de l'Italie — au Mexique. Le roman s'ouvre sur une scène très forte inspirée par la chute de Savonarole à Florence en mai 1498. C'est dans ce contexte qu'apparaît pour la première fois Ascanio Valori, être craintif dont le père protégea Savonarole et fut tué pour cette raison, et géniteur d'Angelo. La pusillanimité d'Ascanio dégoûtera son fils et jouera sans doute un rôle important dans la décision de celui-ci d'entrer dans l'ordre franciscain.

L'éducation théologique de l'adolescent se fera sur fond de violence : luttes entre les communautés religieuses, notamment entre Dominicains et Franciscains, émergence de Luther et des tensions qu'il provoque dans l'Église, invasion de Rome par les troupes allemandes et espagnoles en 1527, conquête et démantèlement de l'Italie, etc. La foi d'Angelo sup-

porte difficilement ce monde régi par un matérialisme fort appuyé et le Franciscain décide alors de partir pour le Nouveau Continent, annoncer la bonne nouvelle. Comme Colomb avant lui, le voyage d'Angelo est d'abord mystique.

Nulle trace de l'indien rousseauiste chez ces habitants du Mexique, dans cette culture étrangère à laquelle Angelo est confronté. Hocquenghem évite les abstractions et s'attache à des individus en particulier, cherchant à cerner des traits culturels distinctifs. Ni mieux ni pire que la culture européenne : autre, la barbarie espagnole passe d'abord et avant tout pour une totale incompréhension. Angelo ne perdra pas la foi mais saura la relativiser. Suffisamment pour qu'on l'accuse d'hérésie et le ramène à Rome pour le faire périr sur le bûcher.

Malgré la fin trop appuyée, mélodramatique, du martyr, ce roman évite le pathos. De la part du sarrisien Hocquenghem, il ne faut pas s'attendre à un roman emphatique sur la quête religieuse. Roman sur les déplacements du pouvoir, écrit dans une langue juste et précise, à l'intérieur d'une structure narrative fort efficace et plus complexe qu'il n'y paraît à première vue, *Angelo* est également un texte sur le droit à la différence et le rejet des totalitarismes.

Les mystères de l'âme russe

MOSCOU 1900-1930
Sous la direction
de Serge Fauchereau
Paris, éd. du Seuil, 1988 : 278 p.

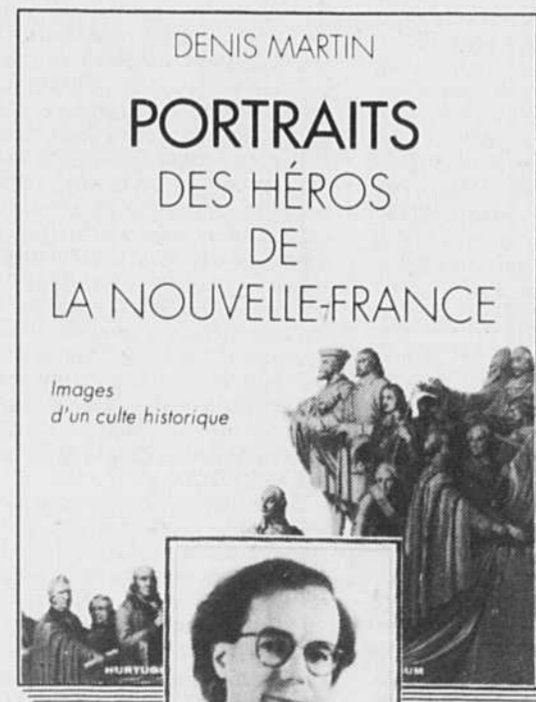
ODILE TREMBLAY

« LA SPÉCIFICITÉ moscovite git probablement dans un certain sens de l'excès », déclare Serge Fauchereau en introduisant son magnifique volume « Moscou 1900-1930 ». Un sens de l'excès doublé d'une indépendance à toute épreuve, précise-t-il en démontrant à quel point artistes et

écrivains de la capitale russe se sont toujours farouchement protégés des influences occidentales. De ce creuset a émergé une culture originale et imprévisible, particulièrement bouil-

lonnante durant les 30 premières années du siècle. C'est cette époque double, scindée par le tranchet de la révolution bolchévique, qui est évoquée ici.

un ouvrage remarquable



Une iconographie exceptionnelle!

■ Un nouveau regard sur « les pieuses faussetés » du 19^e siècle.
— Gustave Lanctôt

(66 reproductions dont certaines inédites)

192 pages
35,00 \$

en vente chez votre libraire

éditions hurtubise hmh

7360, boul. Newman, Ville LaSalle, Qc.
H8N 1X2 / téléphone: (514) 364-0323

À LIRE et À OFFRIR



AGENDA LITTÉRAIRE DU QUÉBEC 1989

Planification et coordination:
Louise Myette

UN RENDEZ-VOUS AVEC LES ÉCRIVAINS

Un agenda original et pratique, avec des personnalités de notre scène littéraire, leurs photos, leurs prochaines oeuvres, leurs bibliographies, etc.

9,95\$

Vos aptitudes professionnelles révélées par l'ASTROLOGIE
Huguette Hirsig

UN GUIDE EFFICACE ET FONCTIONNEL SUR L'ORIENTATION PROFESSIONNELLE

«...Le thème astrologique individuel comprend, dans ses structures, tous les indices quant au caractère, aux aptitudes professionnelles, aux prédispositions pathologiques d'un être humain.»

Huguette Hirsig



13,95\$

ALMANACH LITTÉRAIRE GASPÉSIEN

Conception:
Réal-Gabriel Bujold

UN HOMMAGE À LA DIVERSITÉ GASPÉSIENNE

Un recueil de textes d'auteurs originaires de la Gaspésie. Une vingtaine de conteurs, amoureux de la Gaspésie et des belles images, dont Noël Audet, Madeleine Gagnon, Roger Fournier, Jean-Yves Soucy, Sylvain Rivière, Bertrand B. Leblanc, Pauline Cadieux...



12,95\$

LA MÉDECINE DES INDIENS D'AMÉRIQUE

Bernard Assiniwi

RETOUR AUX SOURCES

Une recherche d'un grand intérêt culturel sur les peuples autochtones d'Amérique et sur la tradition médicale amérindienne. 450 pages abondamment illustrées, une taxinomie complète des plantes utilisées par les Amérindiens dont l'auteur décrit les propriétés et les usages.



24,95\$

C'est à travers les grands débats que l'on découvre les grands hommes

RENÉ LÉVESQUE
par lui-même

Collection Philosophie politique



Un portrait fidèle de l'évolution de René Lévesque à travers l'activité parlementaire reconstituée d'après les centaines de pages du Journal des débats, entre 1963 et 1985, sur tous les sujets déterminants pour la nation québécoise.

19,95\$

RECHERCHE, MISE EN ORDRE ET COMMENTAIRES DE RENALD TREMBLAY

GUÉRIN LITTÉRATURE
Distributeur exclusif: Québec Livres

CHEZ
TRIPTYQUE

- LA SAGESSE EST ASSISE À L'ORÉE
de Jean-Marc Fréchette
Prix Air Canada par l'auteur du Corps de l'infini
- CONNAISSANCE DE LA MORT
de Yves Gosselin par l'auteur de Brescia
- LE CENTRE DISSOLU
de Marthe Jalbert par l'auteur de Au beau fixe

TROIS VOIX DU QUÉBEC ACTUEL

Distribution en librairie
Prologue
Pour tout renseignement: 524-5900
Bravo au MAC pour l'aide à la relève

Des clichés qui déterminent le cours des événements

Dans le silence et, je crois, dans la méditation, sûrement, les yeux à demi fermés, par l'observation attentive des êtres, Monique Bosco fait avancer son oeuvre d'écrivain. Un autre de ses petits et précieux recueils de nouvelles vient de paraître, qu'elle a intitulé, modestement, *Clichés*, (Éditions HMH, Montréal, 1988). Car la modestie est l'un des traits caractéristiques et attachants de cet écrivain. À intervalles presque réguliers, Monique Bosco émet un signal, nous rappelle qu'elle

sommes en train de développer nous échappe à demi. Aussitôt, nous vient à l'esprit une formule toute faite. Nous l'utilisons sans trop y penser, la tête ailleurs, occupée à retrouver le fil de sa pensée. Et voilà que cette phrase-bateau nous entraîne. Notre belle construction fait place à une autre. Telle est la force des idées reçues, frappées comme des médailles par l'habitude, par la sagesse populaire, par la facilité du discours. Ce sont ces clichés qui souvent déterminent le cours des événements. Nous sommes en train d'en vivre, douloureusement, quelques-uns. On peut même prétendre que le cours de notre histoire est légèrement changé parce qu'il existe des clichés politiques (« la solution Dion » ou « les intérêts supérieurs ») qui permettent aux dirigeants de manipuler l'opinion et d'éviter tout recours à une idéologie. Et ce mot « idéologie » n'est-il pas lui-même un cliché ? Socrate, Platon et Aristote, sans parler de leurs successeurs, à commencer par saint Thomas, ont consacré leur vie à faire disparaître les clichés. C'est le travail propre au philosophe. Quant à Confucius, il prétend que l'art de gouverner relève d'un saine usage du langage. En contemplant nos luttes et leurs solutions, qui reposent sur une sémantique devenue folle, ces penseurs, du haut de l'Empyrée, doivent s'arracher le peu de cheveux qui leur restent. Monique Bosco souligne le fait que la démythification du langage, c'est aussi la démythification de la vie. Celle de ses personnages colle aux clichés qu'ils utilisent.

Peu à peu, le lecteur, s'habituant à cet usage ironique du cliché, fait sa lecture à deux niveaux. Il y a, d'abord, la narration elle-même, qui suit son cours, le fil de la vie qui s'enroule et se déroule jusqu'à la fin. Ensuite, par l'accumulation des clichés tirés du langage quotidien, cette vie que l'auteur décrit, porte sur elle-même un jugement ironique et se dévalorise à mesure qu'elle se passe. En sorte qu'il est impossible aux personnages de Monique Bosco de s'assumer. Ils ne sont pas comme des animaux en cage. Les barreaux sont aussi un horizon, une évocation, le point de départ d'une nostalgie. Non; ils errent, tout simplement, dans l'étendue immense du non-être.

Ceci ne veut pas dire qu'ils manquent d'intérêt. Au contraire, peut-être, car ils sont à notre image. En lisant Monique Bosco, je pensais aux hommes et aux femmes qui peuplent les nouvelles de M. Michel Régnier. Ils vivent, dans leur détresse immémoriale, d'une vie violente. Ils aiment la vie. Ceux de Monique Bosco s'interrogent sur la réalité de leur propre existence. Ils ne se posent pas la question : Ma vie a-t-elle un sens et quel est-il ? Non. La



MONIQUE BOSCO

question qui leur vient à l'esprit est celle de Nelligan au début du siècle : Où vis-je ? Où vais-je ? En somme, suis-je de ce monde ? Cette incapacité essentielle à affronter la vie est le propre de l'homme occidental dans son avatar nord-américain. Cette carence est peut-être plus marquée dans notre société, aux prises avec les transformations radicales qu'elle s'est proposées à elle-même, pour liquider son passé. On en vient à se demander, devant un livre comme *Clichés*, si notre société avait la force intérieure qu'il fallait, si elle avait le personnel intellectuel et politique nécessaire pour mener la lutte de reconversion sur tant de fronts à la fois. Cette déperdition d'énergie nous a amenés au carrefour où nous nous trouvons. Notre devise nationale *Je me souviens* est devenue un cliché. Mais n'oublions pas qu'elle est tirée d'un poème de Paul Verlaine dont la suite est : Je me souviens des jours anciens et je pleure / Et je m'en vais, de-ci de-là, pareil à la feuille morte. Comme qui voit le cliché, dans sa totalité, ne manque pas de saveur et donne à réfléchir sur le profil de

l'avenir. S'en aller, ô peuple, de-ci, de-là ? Est-ce raisonnable.

Voilà ce vers quoi la lecture du livre de Monique Bosco entraînera son lecteur. Livre profond et dense, fruit d'une maturation intellectuelle exceptionnelle. C'est aussi la prolongation de *Boomerang*. On y retrouve les mêmes types, repliés sur eux-mêmes, las de vivre avant d'avoir vécu, à la recherche d'un impossible. Mais cet impossible, jamais ils ne pourront l'atteindre, précisément parce qu'il leur manque la mesure, ce souffle qui permet à certains êtres de se dépasser, d'accéder à la seconde nature. Je me souviens d'une expression qu'on employait dans mon enfance, on disait « le petit peuple ». Les personnages de Monique Bosco n'appartiennent pas au « petit peuple »; ils sont racornis. Ils rancissent, ils souffrent de leur rance. C'est toute une affaire pour eux que d'acheter un climatiseur alors qu'ils meurent de la chaleur humide de l'été. Cela devient une décision qui ressortit au métaphysique. Pour eux, les questions d'héritage prédominent. Le fils, ou la fille, chéris des parents emportent le morceau, au dam des frères et belles-sœurs. L'héritier s'installe dans sa médiocrité native. Il (ou elle) voyagera ou périlitera dans la vieille maison à laquelle rien ne sera changé. Le passé est le message, dans son immobilisme négatif. Saint Paul, qui avait le sens des formules lapidaires (la mode était d'ailleurs à la lapidation) a écrit : Malheur au solitaire ! Malheur à l'homme seul ! On pourrait écrire, dans la mesure où il n'est pas sacrilège d'ajouter à cette voix auguste : Malheur au ruminant ! Et ce que les personnages de Monique Bosco peuvent ruminer ! Toujours le passé et l'impossibilité de l'avenir. Ils ne chérissent, en somme, que l'idée de la mort. Le second personnage, que le lecteur rencontrera sur le chemin de ce livre, est une vieille femme, une plus-que-centenaire, dans un hôpital, que la vie rejette et dont la mort n'a pas voulu. Dans son mutisme, elle est le porte-parole de tous les autres : êtres dépossédés d'un langage, incapables de s'exprimer, sinon pour dénoncer le réel, voués à la médiocrité avec la Floride comme paramètre idéal.

Ce n'est pas jolijoli, mais chacun reconnaîtra un peu de soi-même dans ces récits écrits de main de maître. Monique Bosco n'est pas plus tendre pour les femmes que pour les hommes, ce qui, par les temps qui courent, souligne son haut niveau de culture. Je recommande la lecture de Michel Régnier et de Monique Bosco, l'un épaulant l'autre. Voilà deux visions de la vie qui se recoupent. Le lecteur sortira de cette expérience, purifié.



Jean ÉTHIER-BLAIS

Les carnets

existe, que sa vision du monde continue de s'élargir, qu'elle est bien présente à notre univers en quête de lumière. Nous constatons que cet univers, que nous peuplons tant bien que mal, se transforme sous nos yeux, mais nous ne savons pas comment. Un beau matin, nous nous éveillons pour nous rendre compte qu'une autre forme de vie a changé. Un moyen de communication, le transport, par exemple. Ainsi, le métro a transformé, sans que nous nous en apercevions, une grande part de notre vie. Il a aboli les distances et, ce faisant, c'est non seulement notre conception de l'étendue qui a changé, mais aussi celle de la durée. Si Proust, au lieu d'être un riche malade travaillant, avait été un usager du métro, aurait-il traité, de la façon que nous lui connaissons, son obsession du temps qui est passé sans recours ? Monique Bosco est un témoin qui perçoit ces changements fondamentaux dans la vie des êtres et qui sait leur donner un sens à la fois symbolique et réel.

Ainsi, lorsqu'on lit les nouvelles de Monique Bosco (*Boomerang* comme *Clichés*), on peut se cabrer devant son abus des mots entre guillemets, qui éclatent sur la page, au détriment de la continuité du texte. Peu à peu, on s'habitue à ce tic qui n'en est pas un. On devine que l'auteur constitue ainsi, à l'usage de ses lecteurs, un glossaire de ces expressions courantes qui déterminent souvent le sens d'une conversation. Nous voulons dire quelque chose à quelqu'un. En cours de route, l'idée que nous

Maffesoli, la thématique dionysiaque

LE TEMPS DES TRIBUS
Michel Maffesoli,
Mériidiens Klincksieck,
Paris, 1988, 226 pages.

GILBERT TARRAB

LE DÉCLIN DE l'individualisme dans les sociétés de masse : tel est le long, mais révélateur, sous-titre du « Temps des tribus », dernier-né du sociologue bien connu chez nous, Michel Maffesoli, qui a publié, entre autres, une *Contribution à une sociologie de l'orgie* (1985), des *Essais sur la violence banale et fondatrice* (1984) et, plus loin encore, *La violence totalitaire* (1979), remarqué par la critique.

Maffesoli est professeur à la Sorbonne, et dirige le Centre d'étude sur l'actuel et le quotidien, ainsi que le Centre de recherche sur l'imaginaire (fondé par Gilbert Durand, en 1960). *Le temps des tribus* : que nous le voulions ou non, que nous le désirions ou non, nous nous dirigeons subrepticement mais inéluctablement vers une « ambiance » tribale (Maffesoli aime beaucoup ce mot, qui renvoie à un certain « esprit du temps ») dans laquelle de plus en plus d'interstices de liberté s'immiscent. S'inscrivant nettement dans la lignée d'Edgar Morin (que Maffesoli accepte volontiers de considérer comme son maître à penser), l'auteur entreprend une démarche intéressante pour montrer qu'existe, par-delà les formes instituées, une centralité souterraine informelle qui permet à la société de se vivre et à une sensibilité collective de se bâtir. C'est à mieux faire ressortir, à mieux discerner cette nouvelle sensibilité des temps modernes que l'auteur s'attache. C'est l'aspect « polychromatique » de l'ensemble social qu'il décrypte, avec maestria et pour notre grand plaisir. Car l'auteur sait



MICHEL MAFFESOLI

écrire : style imagé, flamboyant par moments, et qui rompt nettement (et agréablement pour le lecteur) avec la sécheresse qui est généralement associée à ce genre d'essai. Ainsi : « Il est des époques qui vivent dans l'effervescence, et ont besoin de ce fait d'impertinences roboratives, j'espère y avoir contribué. Ce sont également des périodes où les utopies se banalisent, se réalisent, et où fourmillent les rêves éveillés. Qui a dit que ces moments rêvaient les suivants ? » (p. 19).

Cet essai sur le tribalisme contemporain se donne pour objet de montrer que la passion fait partie inhérente de la vie quotidienne. Car la tribu, dit Maffesoli, c'est éminemment barbare. À l'encontre d'une simple vision politique des choses, lointaine et générale, ce qui est en train de se mettre en scène, aujourd'hui, c'est une organisation sociale faite de petites tribus, de petits groupes, de réseaux afférents à ces groupes. C'est une nouvelle « logique du domestique », qui est en train de

prendre la place de la classique « logique du politique ». Ce qui est en train de se produire sous nos yeux, c'est l'émergence de ces petites libertés intersticielles qui commencent à s'installer dans notre vie quotidienne. Du coup, il n'est plus certain qu'on assiste à un rétrécissement sur l'individualisme ou qu'il y ait un retour sur un certain nombre de valeurs morales. Il y a par contre une nouvelle donne qui pénètre jusque dans l'économie sexuelle.

Manifestement, nous assistons — et ceci devient, qu'on le veuille ou non, de plus en plus socialement accepté — au développement de l'homosexualité, des formes plus perverses de la famille élargie (et qui est bien autre chose que le nucléaire familial classique), de la bisexualisation, de la famille monoparentale, etc.

À Paris, par exemple, 50 % des Parisiens intra-muros vivent en « célibataires » (d'après le mot de l'INSEE), ce qui ne veut pas dire qu'ils vivent sans sexualité, ou qu'ils ont choisi la chasteté. Ils sont solitaires, mais non pas jésolés. Ils vivent en petites « tribus » qui partagent leur vision du monde. Dans ce nouveau tissu social, il y a une grande place pour la variation : tels jours, telle tribu rencontre telle tribu, tels autres jours, la connexion se fait ailleurs et autrement.

En fait, Maffesoli consacre au politique un chapitre entier (chapitre 3 : « La socialité contre le social »), afin de montrer que l'on est confronté actuellement à une espèce d'évitement du politique. Les jeunes générations ne se préoccupent plus de contester et de critiquer le système, quel qu'il soit. Ils sont d'ailleurs préoccupés par ce qui touche à l'ordre de la proximité, c'est-à-dire par ce qui leur est proche. Alors que, traditionnellement, le projet politique est généralement tourné vers l'avenir. La construction d'une société parfaite ne les intéresse plus; ce qui les intéresse, c'est plutôt l'établissement de petites sociétés conviviales — les tribus —, dans lesquelles l'émotionnel circule davantage. Les sociologues classiques seraient bien avisés de prêter attention à ces nouvelles formes d'agrégation sociale, que Maffesoli passe au crible dans ce livre qui se lit, je le répète volontiers, avec beaucoup de plaisir.

◆ Bobino

faire des blagues, s'amuser gentiment aux dépens de ceux qui ne rient pas assez souvent. Adolescent, il se faufila hors du lit, la nuit, pour faire sonner les cloches de l'église et rire sous cape le lendemain lorsque sa mère lui demandait s'il avait entendu le vacarme.

Au début des années 60, avant que la libération de la femme ne soit à la mode, Bobinette, elle, en avait déjà ras le bol de ce grand-frère qui sait tout et lui coupe la parole. Elle arpentait son petit comptoir devant la caméra en brandissant sa pancarte. C'était écrit : Émancipation ! Libérez les Bobinette ! Et bien avant que les pédagogues découvrent tous en même temps la problématique de l'intégration des immigrants, Bobino et Bobinette s'étaient liés d'amitié avec Giovanni, un enfant italien dont les visites régulières permettaient de sensibiliser les tout-petits au phénomène.



MICHEL CAILLOUX ET BOBINETTE

Bobino et Bobinette étaient là pour amuser mais aussi pour enseigner. « La langue d'abord », dit Michel Cailloux qui a toujours refusé la voie facile, les dialogues simplistes et réducteurs prisonniers d'un vocabulaire où tout est calculé et pré-digéré pour ne jamais ménager d'efforts ni de surprises stylistiques. « Nous voulions aussi aider les enfants dans leurs apprentissages. Suggérer des méthodes au lieu d'enseigner. Pour que les enfants prennent conscience de leur entourage, je ne leur disais pas de regarder autour d'eux : j'inventais une mise en scène où Bobinette demandait à Bobino à quoi ressemblent les maisons chinoises. Les enfants écoutaient et comparaient avec leur maison à eux la redécouvrant du même coup.

« Aujourd'hui, on mâche tout aux enfants. On leur dit : regardez, ça c'est de la neige, c'est blanc, c'est froid, ça fond ! À 20 ans, ils voudront encore du tout cuit. Ils n'auront pas envie de faire des recherches et de réfléchir... »

En 30 ans, le concept n'a pas changé, le décor non plus. Un bout de comptoir, avec un cadre de vie miniature pour Bobinette, dans un espace tellement réduit que le pauvre Guy Sanche pouvait à peine bouger. « Et pourtant, des milliers d'enfants savaient exactement où était l'escalier invisible menant au tout aussi invisible personnage du général Garde-à-Vous. Avec un tout petit budget, nous inventions des scénarios avec des tas de personnages fantômes. Les enfants, eux, les voyaient très bien dans leur tête. Je voulais que Bobino reste simple. Nous arrivions à faire passer des milliers de messages. »

Les plus beaux textes, les plus drôles et les plus travaillés, sont les plus vieux. Et la raison est toute simple. « Il y a 25 ans, l'émission s'adressait à toute la famille, explique Michel Cailloux. Les publics n'étaient pas fragmentés comme aujourd'hui. Il

n'y avait pas d'émissions réservées aux femmes, aux personnes âgées, aux adolescents, aux enfants d'âge préscolaire, etc. Bobino s'adressait à tous. Je lançais des tas de clins d'oeil humoristiques à l'intention des adultes. C'était beaucoup plus intéressant d'écrire il y a 20 ans. Aujourd'hui on est pris dans le carcan de ce qui fait dire et ne pas dire; à cette époque, on courait la bride au cou. »

◆ Cris

c'est que si leur fille leur en fait voir, et Dieu sait qu'elles peuvent se révéler rebelles, c'est de leur faire confiance malgré tout, c'est-à-dire faire confiance à ce qu'elles leur ont inculqué.

« Et les mères, se font-elles confiance ? Aussi injuste que cela puisse paraître, on acquiert la certitude d'avoir été une bonne mère lorsque sa fille, devenue femme, peut assumer entièrement ses responsabilités : vivre seule ou partager avec quelqu'un d'autre la réalité quotidienne. Alors la boucle est bouclée et la séparation d'avec sa mère réelle est définitive. Une nouvelle rencontre naît entre les deux femmes, elle est faite de toutes les joies, de toutes les luttes, mais aussi de tous les désarrois passés, de tous les possibles à venir. » Et si Thérèse Renaud avait eu un fils : « Évidemment que ce n'aurait pas été le même livre. Le rapport avec la fille est beaucoup plus complexe, plus chichiteux, plus capricieux, et je crois qu'il est plus difficile. Un fils est plus direct. Une femme croira, à tort ou à raison, que son fils la protégera; en vieillissant cependant les confidences ne seront plus les mêmes, la mère sera davantage comprise par sa fille que par son fils. Il y a aussi les échanges spontanés de tendresse, les caresses, les effusions, tout un enveloppement sensoriel qui fait cette volupté exquise entre mère et fille comme une marque de liens profonds. Il est important que la fille ait été éveillée à cette tendresse, à cette sensualité par sa mère. »

Le choc d'un murmure se termine par une exploration des racines de la famille de Thérèse Renaud; depuis les débuts de la colonie elle a découvert une ascendance peuplée d'artistes et de personnalités marquantes : « Cette recherche m'a permis de confirmer mes tendances et mes aspirations, pourquoi j'étais ce que je suis et pourquoi également ma fille est artiste. Chaque famille a son « art de vivre » légué par la mère, et c'est cet art ou cette conscience que je me dois de perpétuer, d'affirmer et de léguer à ma fille. C'est dans cet héritage que réside notre survie, c'est à travers lui que se poursuit le cheminement. Et nous, Québécois, malgré le « Je me souviens » sommes bien oubliés de ces choses alors que savoir qui on est, d'où on vient est une source d'étonnements et de richesses stupéfiante. »

Mais oublieuse, Thérèse Renaud ne l'est pas, et elle se souvient aussi de cette année 1948, l'année de toutes les audaces, l'année de la signature du *Refus Global*. Le processus s'était enclenché cinq ans auparavant alors que Fernand Leduc et Louise et Thérèse Renaud avaient loué une vieille maison à St-Hilaire, une maison située à moins de deux kilomètres de celle où vivait Paul-Émile Borduas. Cet été-là, c'était porte ouverte. Pierre Gauvreau, Bruno Cormier, plein de gens venaient à cette maison et Monsieur Borduas (comme tout le monde l'appelaient) se rendait aussi visiter ces quartiers et discuter avec les jeunes gens qui s'y rassemblaient. « Paul-Émile Borduas, explique Thérèse Renaud, avait dans les 37 ans à l'époque. C'était un homme très ouvert, très chaleureux, très généreux de son temps. Nous tentions de monter une pièce de théâtre et Monsieur Borduas nous

donnait des conseils. Après que nous soyons revenus à Montréal, à l'automne 43, Fernand Leduc a loué un studio qu'on a baptisé « L'Atelier » où ce genre de rencontres s'est poursuivi. On y retrouvait aussi Claude Gauvreau, Mousseau qui griffonnait des dessins sur la table, Barbeau et Riopelle. On discutait énormément, on découvrait la parapsychologie, on lisait Marx, on découvrait Eluard. » « Il n'y avait pas grand-chose qui se passait à Montréal en ce temps-là, de poursuivre Thérèse Renaud, on a même essayé de monter une revue. Et puis on allait chez Borduas, rue Napoléon, pour discuter encore et toujours. Nous sommes partis en France et tout ça a continué. Paul-Émile Borduas et Fernand Leduc ont longtemps correspondu et, en 1948, nous avons signé le *Refus Global* alors que nous vivions à l'étranger. »

« Ce qui demeure de façon indélébile, c'est que dans le discours de Paul-Émile Borduas il était beaucoup question d'ouverture et de générosité. Je ne comprenais pas cela à l'époque. Borduas était un ami, nous n'avions pas l'impression d'aller voir un maître à penser, pourtant il a imposé une merveilleuse rigueur à notre comportement. Par exemple, lorsque de jeunes peintres lui apportaient des tableaux, il trouvait toujours un élément positif, il avait la capacité de déceler l'élément révélateur d'une peinture. Moi, je n'ai pas eu conscience sur le coup, d'avoir participé à un tournant historique en signant le *Refus Global*. Vous savez, ce manifeste a été soumis à beaucoup de monde, et ce sont des jeunes, en majorité qui l'ont signé. Mais malgré l'intensité du moment, la prise de conscience d'un tel état de fait ne s'accomplit que beaucoup plus tard.

Ce qui est primordial, il me semble, c'est que pour la première fois, des gens ont voulu rayonner à l'extérieur du Québec. Et qu'ils y ont réussi. »

◆ L'art

ment de sympathie. C'est comme ça qu'un certain romantisme finit par entourer certains peuples. »

D'Alice Poznanska, la jeune fille libre et rebelle qui fut agent de liaison, soldat de l'insurrection de Varsovie, prisonnière de guerre, Alice Parizeau ne dit rien ou si peu. Mais, de ces années de lutte, il lui reste bien plus que ce qu'elle peut en dire : un esprit frondeur, le goût de se battre pour la liberté — « ce bien suprême dont le travail est le garant » — une formidable aptitude à analyser l'histoire et une grande clairvoyance politique.



Au nom de votre santé, Cessez de fumer!

UN LIVRE EXPLOSIIF: une véritable bombe
Une 4e édition de 5000 volumes chacune en un an

« J'ACCUSE MA TRÈS SAINTE-MÈRE (L'ÉGLISE) »

- DE M'AVOIR VIOLÉ (À 11 ans, troc, pour la vie, de ma liberté pour le paiement de mes études) — Crime impardonnable — Viol.
- DE M'AVOIR VOLÉ (Avec 24 années de scolarité et 6 titres universitaires, à des postes de cadres, en éducation, durant 30 années, salaire: 25\$/semaine. À 60 ans, malade, retraité sans un centime de rente jusqu'à ma mort) — Vol — Injustices irrémissibles.
- D'AVOIR GÂCHÉ MA VIE (Prêtre pour l'éternité: loi maudite, maintenue par Jean Paul II, Réorientation impossible sans l'excommunication et l'enfer). — Aberration inhumaine. GÂCHIS. À la suite de 25 ans de séquestration, est-ce assez rebutant et criminel?)

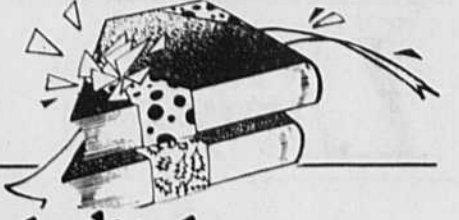
SANS FRAIS PAR LA POSTE (514) 665-6461

1495\$

EN VENTE CHEZ QUÉBEC-LIVRES ET LIBRAIRIES: (514) 327-6900

Victorien Théoret
Prêtre séculier, retraité, sans un centime de rente jusqu'à sa mort

(Ainsi 10 000 milles à travers le Québec en 1988)



Ces livres providentiels

PAUL-ANDRÉ COMEAU

ON A RAREMENT l'occasion de s'astreindre à étudier systématiquement l'histoire de l'art. Et pourtant, c'est le cheminement fortuit que proposent certains ouvrages lorsque lus en séquence. En parcourant ces livres providentiels, les connaissances éparses, les souvenirs de visites dans les musées s'agencent dans une synthèse reconfortante parce que personnelle. Au hasard des ouvrages-caudeaux de cette fin d'année, pareille démarche s'est heureusement dessinée.

AUTOMNE ET RENOUVEAU (1380 — 1500)
Roland Recht et Albert Châtelet Paris, Gallimard (Collection l'Univers des formes) 1988, 466 pages.

Dernière étape de l'Art gothique, projet monumental poursuivi dans la collection lancée par André Malraux, cet ouvrage nous plonge dans l'Europe où s'installe la Renaissance, mais aussi la Réforme. C'est l'époque du gothique flamboyant, un peu à l'image de ces féeries d'automne. C'est l'époque des éclats en architecture, des remises en question en peinture.

Gothique, églises, l'association est spontanée, automatique. Elle n'est pas fortuite, mais cette association éclatera sous peu. L'automne, dont il

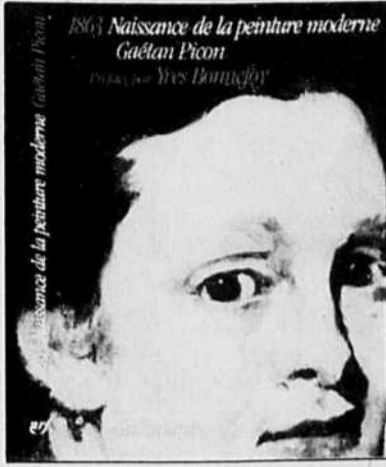


est ici question, annonce non pas un hiver des formes, mais un élan nouveau, vers des directions à peine soupçonnées.

Selon la tradition lancée par Malraux dans cette collection, les deux auteurs ont soigné texte et iconographie avec un goût du détail qui va parfois jusqu'à l'éblouissement. Au-delà de la dimension artistique, ce qui m'a surtout frappé, c'est l'ampleur continentale, Grande-Bretagne comprise, de ce mouvement de fin d'époque. À la veille de la création du Marché unique en Europe, ce regard sur le passé permet d'apprécier l'importance, la profondeur des courants communs d'un pays à l'autre. Toute l'Europe s'est associée au XVe siècle dans un mouvement qui a laissé un héritage de basiliques, de tableaux et de sculptures où composer le plus impressionnant des musées imaginaires.

1863 NAISSANCE DE LA PEINTURE MODERNE
Gaëtan Picon
Préface de Yves Bonnefoy Paris, Gallimard, 1988, 238 pages.

Le « Salon des refusés » de 1863 aurait marqué, selon Gaëtan Picon, le démarrage de l'aventure de la peinture moderne. Ce salon, c'est évidemment l'histoire du rejet du *Déjeuner sur l'herbe*, de Manet. Celui par qui le scandale arriva. L'impressionnisme allait y trouver un point d'ancrage ferme, encourageant. Et, au gré des décennies, selon les écoles et les chapelles, la peinture devait achever de basculer dans un autre versant.



Le texte de Gaëtan Picon, réédité avec une somptueuse préface de Yves Bonnefoy, se veut une réflexion sur la recherche menée par un grand nombre de peintres durant ces années de la fin du Second Empire. Pas de dogmatisme, chez Picon qui est d'ailleurs venu à l'histoire de l'art de façon accidentelle, par goût. Sa démonstration exige du lecteur une connaissance des oeuvres du milieu du siècle dernier. C'est d'ailleurs l'intérêt de cet album aux reproductions d'exceptionnelle qualité que de constituer un musée thématique à des fins pédagogiques, au sens adulte du terme.

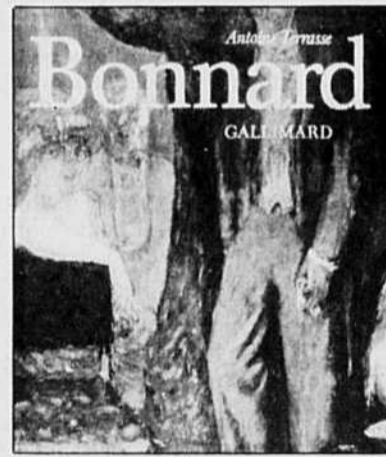
Un ouvrage de réflexion et de découverte.

BONNARD
Antoine Terrasse Paris, Gallimard, 1988 : 320 pages

La découverte de Bonnard n'est pas évidente. Né au moment où l'impressionnisme prenait son envol, il devait prolonger, jusqu'à la fin des années 40, ce même mouvement avec une liberté qui défie toute tentative de catégorisation.

Après avoir côtoyé le cercle des « Nabis », Bonnard brouille les pistes. Il surprend les connaisseurs en s'intéressant aux estampes japonaises. Il s'attache aux faits et gestes de la vie quotidienne. Il devient l'un des chantres du corps féminin. Ses nus occupent une place particulière dans l'histoire de l'art. Les reproductions contenues dans ce superbe ouvrage permettent d'apprécier la double impression de sensualité et de vague à l'âme qui se dégage de l'évocation de la femme nue.

Mais, au-delà de ces évidences, une question demeure lorsqu'on reforme cet ouvrage. Comment Pierre Bonnard, décédé en 1947, a-t-il pu poursuivre une entreprise solitaire durant toute la première moitié de ce siècle alors que la peinture s'était massivement orientée vers le non-figuratif ?



permettent de mieux rendre des sensations symboliques, mystérieuses, voire illusives », précisent Jean-Marcel Ducaume et Bente Roed Cochran en présentant cette artiste montréalaise à l'imagerie romantico-surréaliste.

Attirée d'abord attirée par la gravure qu'elle délaisse peu à peu au profit des techniques de l'huile, Francine Gravel a créé une oeuvre densément narrative. Ses tableaux parlent d'ailleurs par eux-mêmes : 70 d'entre eux sont ici reproduits en couleur, illustrations qui constituent la partie essentielle de ce livre d'art.

L'univers onirique de Gravel

GRAVEL
Jean-Marcel Ducaume et Bente Roed Cochran Montréal, éditions Marcel Broquet, collection Signatures, 1988, 103 pages. (édition bilingue)

ODILE TREMBLAY

SON OEUVRE est peuplée de violonistes aux silhouettes chagaliennes, de pierrots, de danseurs et de flûtistes ensorceleurs de serpents; l'univers pictural de Francine Gravel est de nature essentiellement onirique. « Elle favorise les tons pastels qui lui

La révolution à toute vapeur

GARES D'EUROPE
Jean Dethier et Paul Delacroix Photos François-X. Bouchard Paris, Éditions Denoël 1988 : 187 pages

JEAN-V. DUFRESNE

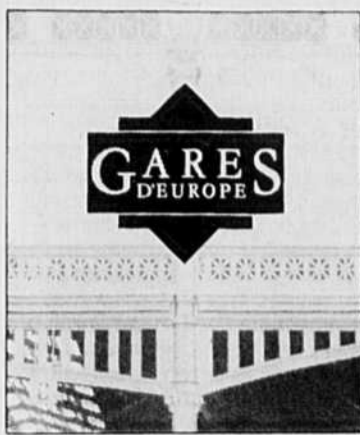
FASCINANT et beau, cet ouvrage, *Gares d'Europe*, où jouxtent le merveilleux du départ et la nostalgie du retour, car il offre l'exemple rare d'une révolution projetée à toute vapeur dans le futur — l'expression n'est pas trop forte — alors que presque tous les symboles architecturaux du rail sont prisonniers d'une esthétique empruntée au plus lointain passé.

Comme si l'invention du chemin de fer, sommet incommensurable de la Révolution industrielle, au siècle dernier, allait entraîner l'Europe à un train d'enfer dans un nouveau monde sans frontières, aux limites du connu, et que pour freiner cet élan, écrit Jean Dethier, « les conceptions des architectes vont traduire un sentiment inconnu (...) la peur d'un saut trop brusque dans l'avenir, le désir d'un prudent dosage de traditions et d'innovations. »

Architecte-conseil du Centre Georges-Pompidou, Jean Dethier explique que dans le but de faire oublier les bouleversements que provoque l'introduction ferroviaire dans la ville, « la quasi-totalité des bâtiments de gares du XIXe siècle prendra les apparences de temples grecs et de thermes romains, de châteaux de la Renaissance et d'abbayes baroques ».

Il suffit de contempler les hôtels ferroviaires du Canadien National et du Pacifique Canadien, de Halifax jusqu'à Vancouver, pour se rendre compte que cette esthétique paradoxale ne fut pas qu'un phénomène européen.

Il en est autrement aujourd'hui, encore que, l'avion ayant détrôné le rail, il ne se construit plus guère de gares de nos jours, et que l'architecture contemporaine — si l'on excepte la gare de



Rome, qui date déjà — n'aura jamais pu laisser sa marque sur cette forme de civilisation.

Mais le chemin de fer n'est pas mort, loin de là, il se transforme à l'exemple du TGV français. L'assèchement des nappes pétrolières, la disette immobilière qui sonne le glas des autoroutes gaspilleuses de terres agricoles, la mobilité des personnes, l'informatisation des réseaux, présagent pour le rail un avenir nouveau précurseur d'une architecture ferroviaire qui connaîtra elle aussi sa Renaissance, non plus celle d'un passé anecdotique, mais d'un avenir à la fois fonctionnel et humain.

Mais je suis bien bavard, au point de ne pas insister suffisamment sur la beauté documentaire des photographies magnifiques que contient ce livre. Merveilleux, aussi, cet ouvrage, pour ceux — ils sont aujourd'hui la majorité — qui n'ont jamais vu une locomotive à vapeur entrer en gare, bielles au ralenti, dans un souffle d'énorme poumon mécanique, en exhalant ses incomparables effluves de vapeur d'eau, de métal surchauffé, d'escarbilles de charbon farineux. Et voilà, à la fenêtre du troisième wagon...

Nostalgique, ce livre, pour ceux qui se souviennent du visage inquiet dont les yeux scrutaient la foule, amassée sur le quai, à la recherche de la chère personne attendue.

À l'assaut de tous les pics de la terre

ROCKS AROUND THE WORLD
Stefan Giovacz et Ili Wiesmeier, Paris, Arthaud, 1988, 144 pages.

YVES D'AVIGNON

UN REPORTAGE photographique saisissant sur l'escalade de montagnes réalisé autour du monde par deux fous du roc. Ce n'est pas un guide de voyage, ni une épaisse brochure touristique. Mais une indigestion de granité haute en couleurs dont la seule raison d'être pour le néophyte est l'extraordinaire qualité photographique.

L'escalade de montagnes est définitivement une discipline à la hausse, avec de très modestes fédérations nationales réparties ça et là à travers le monde. La pratique de ce sport, envoutante pour l'un et déroute pour l'autre, est souvent laissée libre à l'exécutant, avec peu d'interdictions, où seul le pratiquant fait foi de juge.

Réalisé dans sept régions propices à l'escalade — les Rocheuses américaines, les Cornouailles anglaises, les gorges du Verdon, le sommet d'Ougouayama (Japon), le Mount Arapiles (Australie) et des sites est-allemand et ouest-allemand —, il n'en demeure pas moins que ce livre attire étrangement par les prouesses de deux aventuriers dans ce monde où abîmes et câbles abîmés sont les pires ennemis.

Saisir la réalité

ALBERTO GIACOMETTI
photographies de Herbert Matter Gallimard, 1988.

SUZANNE MARCHAND

ALBERTO GIACOMETTI : une vision qui a étonné le monde entier, qui a saisi l'imagination de ses contemporains. Né en 1901 dans les Alpes suisses, il grandit dans la forêt et la montagne, en ce pays où les contradictions de taille, de hauteur, de profondeur, de distance défient la mesure humaine... Toute sa sculpture en portera les stigmates.

Mais l'art de Giacometti ne se développe pas au seul contact de la nature majestueuse de la Suisse. Son père Giovanni, peintre de grande renommée, lui enseigne le dessin dans lequel il puisera le courage de faire face à ce monde trop imposant, trop hostile. Il fréquente l'école des Beaux-Arts de Genève, accompagne son père en Italie, découvre les peintres de la Renaissance, s'installe à Rome. À 20 ans, il est confronté pour la première fois à la mort qui devient possible à chaque instant pour lui-même et les autres. De cette prise de conscience résulte son horreur de toute possession, son sentiment du provisoire.

À Paris où il finit par s'installer, le succès est soudain. Il fait officiellement partie de l'école des surréalistes à partir de 1930. La forme extérieure des êtres ne l'intéresse plus. Il se recentre sur lui-même. Il dessine sans cesse.

Il explique ainsi sa vision de l'art : un objet, une bouteille de vin par exemple, est parfait en soi, une oeuvre d'art ne peut jamais être parfaite puisqu'elle représente une vision particulière, unique. La bouteille brisée n'est rien du tout tandis que l'oeuvre d'art même abîmée continue de projeter une vision. Il s'appliquera donc à donner à ses sculptures cette vision. La surface de sa sculpture devient alors celle des montagnes de son village natal!

Giacometti expliquait que toute la démarche des artistes modernes est dans la volonté de saisir la sensation qu'ils ont de la réalité, dans cette volonté de saisir quelque chose qui fuit constamment.

Aussi, est-ce probablement le message le mieux saisi par le photographe Herbert Matter qui a su, dans cet ouvrage, capter par la lumière l'essence même des oeuvres de Giacometti. Je l'ai observé dans son tra-



vail, explique Matter, lorsque le crépuscule s'épaissit en fin d'après-midi, à cette heure où disparaissent les détails qui distraient ne laissant que la seule structure, l'essence de l'image.

Mercédès Matter, épouse du photographe décédé en 1984, a mené à bon port la réalisation de ce projet d'album élaboré par les deux hommes avant la mort de Giacometti en 1966. Un magnifique document artistique des plus intéressants.

Ensemble on peut vaincre le cancer

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER / CANADIAN CANCER SOCIETY

CARON LIBRAIRE

Livres neufs et usagés récents et anciens sur tous les sujets

LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAÎTRE

251 Ste-Catherine E.

PRIÈRE À SARAH



Louise de Gonzague Pelletier

Un livre d'images qui déferlent devant nos yeux, une suite de tableaux saisissants, sans équivoque. Une sorte de fascination par les mots et de magie par les résonances et les couleurs. On croirait relire Bachelard lorsqu'il commente les toiles de Chagall.

191 pages — 14,95\$

Louise Courteau
éditrice

Distribution Courteau-Mignault Inc.
7364, St-Denis, Montréal, Qc, H2R 2E4, (514) 272-1160

Tous nos livres sont en vente chez votre ami(e) libraire

LA BONNE LITTÉRATURE CHEZ VLB



LES RÉVÉLATIONS D'UN CRONOPE
ENTRETIENS AVEC CORTAZAR de Ernesto Gonzalez Bermejo

Un ouvrage passionnant qui nous fait découvrir un grand écrivain. Cortazar nous parle de son imaginaire, du fantastique, de son écriture, de la littérature sud-américaine, etc. Pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature et à l'écriture.

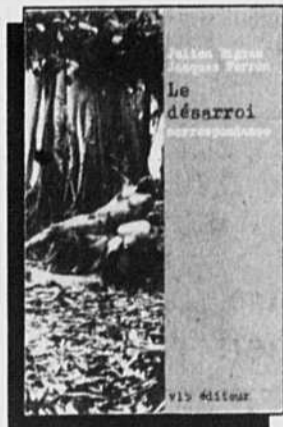
192 pages — 16,95\$



L'OEIL DU DÉLIRE
de Danielle Roger

Ce recueil de nouvelles plonge le lecteur dans un univers trouble, fait de rituels et de fantastique. L'envoûtement est immédiat. Danielle Roger présente une vision féminine de l'érotisme, dans un chassé-croisé de fantasmes et de rêves inavoués.

110 pages — 12,95\$



LE DÉSARROI
de Julien Bigras et Jacques Ferron

La rencontre d'un grand psychanalyste et d'un grand écrivain: cela donne cette correspondance, étalée sur près de deux ans, à travers laquelle l'un et l'autre échangent propos et confidences sur la folie et sur l'écriture. Un ouvrage essentiel!

178 pages — 14,95\$



PLAXIE PILON
de Jeanne-d'Arc Jutras

Un roman tendre et dur qui nous offre une vision insolite des rapports entre femmes. «Un rythme fou, dans un livre qui a pourtant sa part de gravité... Un roman à lire pour connaître plus intimement un milieu qui n'est pas accessible à tous».

Réginald Martel, La Presse.

116 pages — 12,95\$

JEAN-LOUIS ROY
1992
L'EUROPE DU 21^e SIÈCLE

hurtubise hmh

JEAN-LOUIS ROY
1992
L'EUROPE DU 21^e SIÈCLE

Fin 1992 l'Europe entrera — dans le 21^e siècle...
Un marché de 320 millions de consommateurs sans frontières intérieures...
Jean-Louis Roy retrace l'histoire de ce projet, établit un bilan de ce qui a été fait et de l'appréciation des partenaires de l'Europe: Japon, États-Unis, Pays européens non membres de la CEE, pays du Maghreb et du Golfe, pays du COMECON.

Un livre important pour comprendre l'Europe!
162 pages — 16,50 \$

7360, boulevard Newman, Ville LaSalle (Québec)
H8N 1X2 / Téléphone: (514) 364-0323

Les métamorphoses du coquelicot

ÉLOGE DE L'HERBE
Claude Nuridsany et Marie Pérennou
Éditions Adam Biro, Paris

PAUL CAUCHON

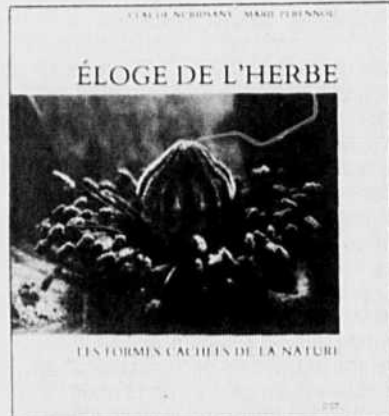
AU MIEUX, on l'ignore. Au pire, on la piétine, elle devient le refuge des obsessions banlieusardes (vous savez, la tondeuse à gazon du samedi matin). Alors pourquoi y aurait-il matière à écrire un « éloge de l'herbe » ?

Pourtant, dans vos listes de cadeaux de Noël, au rayon beaux-livres, celui-ci devrait occuper les toutes premières places. Car c'est un album surprenant et fascinant à partir d'un sujet inattendu.

À l'évidence, ces deux auteurs sont des amoureux des plantes. Écoutez-les décrire leur passion : « Il n'est jamais rien en elles qui pèse ou qui pose. Rien qui ne soit concédé au désir de plaire, d'attirer l'œil, de quérir quelque approbation. Elles sont belles du seul devoir de vivre ».

Nuridsany et Pérennou, biologistes renommés, se consacrent depuis 1969 à l'étude des phénomènes vivants. Cet *Eloge de l'herbe* est essentiellement un luxueux recueil de macrophotographies, où les plantes les plus communes deviennent à l'extraordinaire architectes.

Par le procédé macrophotographique, saisis des prés, pousse de gesse, luzerne, banal brin d'herbe, bouton de coquelicot (comme cette photo de la jaquette) et cristaux de neige deviennent des objets nouveaux, qui laissent entrevoir une nature ayant toujours trouvé une façon inventive d'explorer et de s'adapter à l'environnement. Car dans une plante, écrivent les auteurs, « on lit des réponses aux multiples problèmes fondamentaux de l'architecture ».



La plante est un volume en élévation dans l'espace ».

Ici, le cœur de la marguerite devient un chef-d'œuvre géométrique. La coupe d'un humble chou rouge laisse entrevoir des passions insoupçonnées. L'organisation interne d'une fleur a inspiré tel architecte célèbre. Le banal brin d'herbe symbolise le règne de la « ligne en coup de fouet » chère aux artistes de l'Art Nouveau. Et ainsi de suite.

On mesurera mieux la poésie d'une pensée scientifique structurée en lisant ce commentaire inspiré d'une fougère familière (la crosse de polypode) : « La spirale est le signe qui résume le mieux l'ordre de l'univers. Croître en ligne droite nécessite pour un être vivant des processus de régulation beaucoup plus précis. La spirale est en quelque sorte une droite qui a mal tourné. Elle résulte plus d'un laisser-aller que d'un projet imposé. La vie ne construit pas de spirales. Elle s'y abandonne ».

Un album pour amateurs de photographies, pour botanistes en herbe, pour amateurs de la nature, mais surtout pour tout « honnête homme » et « honnête femme » qui a su conserver les yeux grands ouverts.

Le hockey qui s'écrit

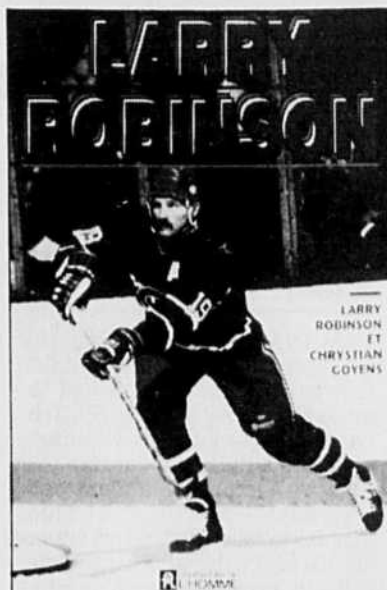
LARRY ROBINSON
Traduction de l'anglais de Larry Robinson
for the Defense
par Jean Prévost et Louise Chretien,
Montréal, McGraw-Hill Ryerson,
1988, 284 pages.

YVES D'AVIGNON

LA QUESTION mérite d'être posée. Pourquoi Larry Robinson, deux fois lauréat du trophée James Norris — remis annuellement au meilleur défenseur de la Ligue nationale de hockey —, et six fois membre d'une équipe gagnante de la coupe Stanley, a-t-il pu écrire un livre relatant les grands moments de sa carrière alors qu'il fait encore partie de la formation du Canadien de Montréal ?

Car il ne manque rien à cette biographie de pré-retraité, comparable qualitativement à *The Game* de Ken Dryden, sinon qu'une photo de l'illustre défenseur quittant le Forum pour une dernière fois. Écrit avec la même adresse que le joueur a démontrée tout au long de ses 17 saisons avec le Canadien (en anglais, la traduction n'étant disponible que depuis peu), Robinson retrace simplement et naturellement ses premiers pas avec le grand club, tel le jour où il a reçu la visite de Claude Ruel pour signer son premier contrat professionnel. « Piton » lui avait d'abord offert \$6,500, puis \$7,000, avant de rencherir de \$500, admettant qu'un joueur ne pouvait pas « arriver » avec si peu à Halifax !

L'un des nombreux joueurs à avoir marqué son époque, Robinson a évidemment des souvenirs à la tonne, les meilleurs comme les pires. Par exemple, il y a deux étés, quand la fierté de Marvelville en Ontario se fractura la jambe en pratiquant le sport de sa nouvelle passion : le polo. Comme le week-end de la déconfiture de la Ligue nationale face aux Soviétiques, à New York, lors de la coupe du Défi. Le week-end « où la Ligue nationale a repoussé à jamais l'occasion de vendre son produit aux Américains ».



Membre du célèbre trio du « Big Three » en compagnie de Serge Savard et Guy Lapointe lors des quatre conquêtes successives de la coupe Stanley dans les années 70, Robinson retiendra la satisfaction d'avoir participé à une des plus grandes rencontres de hockey de l'histoire, face aux Soviétiques, un certain 31 décembre 1975... « Vladislav Tretiak avait été tout simplement fantastique au cours de cette rencontre », un 60 minutes de hockey qui avait offert une nouvelle définition du mot patinage.

Si Robinson évoque des souvenirs précis, comme le jour où le Canadien le choisit au 20e rang du repêchage de 1971, celui qui fut élu sur l'équipe des « Grands » joueurs du club Canadien, le défenseur prend également soin de faire son évaluation personnelle de tous les joueurs qu'il a fréquentés et affrontés. De Bobby Orr à Denis Potvin, de Guy Lafleur à Wayne Gretzky, de Maurice Richard à Gordie Howe. À propos du no 10 : « il a été le seul joueur que j'ai vu qui avait les aptitudes de faire lever les amateurs de leur siège. Le sens du hockey dans les veines. Contrairement à Gretzky, où son déploiement sur la glace est beaucoup plus d'un sens scientifique ».

La gastronomie prend de plus en plus de place

L'EMPIRE À TABLE
Victor-André Massena et Anne-Marie Nisbet
Éditions Adam Biro, 224 pages,
180 illustrations.

JOSÉE BLANCHETTE

NAPOLÉON N'ÉTAIT ni gourmet, ni gastronome et préférait casser la croûte à dos de cheval. Préférant battre la campagne que perdre son temps à table, l'auguste personnage n'y consacrait que cinq minutes en présence d'un général, 15 minutes dans le cas d'un consul et une demi-heure quand son vis-à-vis était un empereur !

Le petit homme n'hésitait pas à dire que « ce qui est grand est toujours beau » et aurait probablement apprécié ce « grand » livre de collection dédié à l'histoire de la table au tournant du XVIIIe siècle. Il y aurait compris la place grandissante qu'a tenue la gastronomie, mise de l'avant par le faste des réceptions officielles données par nul autre que lui-même.



Les premiers restaurants font leur apparition et de nouvelles habitudes alimentaires s'inscrivent; les grands noms comme Carême, Cambacérès, Talleyrand laisseront leur marque. L'Art culinaire avec un grand A prend forme, mis en valeur par des couverts ouvragés et chargés. La table, modeste ou riche, est un outil politique et social. Sous le premier Empire, ce sera plus vrai que jamais auparavant.

L'histoire de notre siècle

L'AVENTURE DU XXe SIÈCLE
sous la direction d'Alain Peyrefitte de l'Académie française
Chêne et Hachette 1,184 pages.

GUY FERLAND

CE VOLUME est monumental, tant par sa grosseur que par la période couverte : tout le XXe siècle. Sur la jaquette du livre, on voit Lénine, Tintin, Kennedy, Marilyn, Armstrong, de Gaulle et Bjorn Borg. Cela illustre à merveille l'étendue de la matière recensée par cet album qui réunit des articles du quotidien français *Le Figaro* parus depuis 1900.

On regarde ces pages de nouvelles avec ébahissement, le recul ajoutant une perspective originale aux événements, comme lorsqu'on tombe sur ce titre de 1901 : « Les troubles en Nouvelle-Calédonie ». Les morts célèbres occupent une place privilégiée dans la chronique, de même que les découvertes, les premières mondiales et, bien évidemment, les guerres de toutes sortes. En 1900, par exemple, on parle de l'ouverture de l'exposition universelle, de l'ouverture de la première ligne du métropolitain, de la révolte des Boxers en

Chine, de la guerre des Boers, du triomphe de Sarah Bernhardt dans *L'aiglon*, de la mort d'Oscar Wilde, de la mort de Ruskin (article signé par Marcel Proust), de la réforme de l'orthographe (article signé par Anatole France), de la fondation de l'Académie Goncourt, etc.

Chaque année est divisée par un calendrier qui trace, au jour le jour, les événements les plus marquants. On peut, bien sûr, discuter sur les événements choisis, sur le tri en fonction du regard d'aujourd'hui sur le passé, sur la place des nouvelles presque exclusivement d'intérêt français, mais cela démontre seulement qu'on ne peut pas faire une rétrospective impartiale sur le passé, même immédiat.

Toujours est-il qu'on s'amuse souvent et on s'étonne continuellement de voir notre siècle par le biais de la chronique des événements. On peut également se procurer un livre-jeu questionnaire avec une planche de jeu pour marquer les points. Un cadeau à offrir à Noël à la personne qui veut se renseigner rapidement sur le XXe siècle, en s'amusant, sans avoir à lire de fastidieuses encyclopédies.

LES LIVRES D'ENFANTS

DOMINIQUE DEMERS

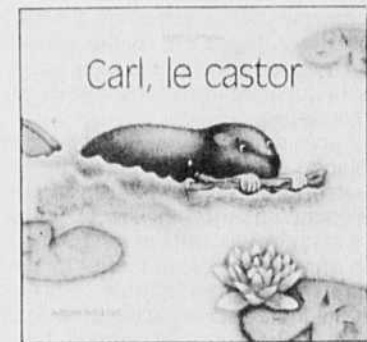
LE MOT DE PASSE
Jasmine Dubé
illustré par Sylvie Daigle
éditions Pierre Tisseyre, coll.
« Cœur de pomme ».

Un livre sur cent arrive à enseigner une morale ou un comportement aux enfants sans que la volonté de livrer le damné message ne mine complètement le récit. Le petit chef-d'œuvre de Jasmine Dubé et Sylvie Daigle va plus loin : il explique aux enfants qu'il ne faut pas parler aux inconnus (le propos est aussi vieux que le Petit Chaperon rouge) en racontant les aventures d'un enfant loup, personnage magique, sympathique et étonnamment actuel, complice de l'enfance. Un héros aussi ordinaire qu'héroïque, de cette race de personnages avec lesquels les enfants, non seulement grandissent, mais deviennent plus grands.

CARL, LE CASTOR

Marcus Pfister
Éditions Nord-Sud.

Dans la tradition des beaux albums avec des illustrations plus éloquentes que racleuses. Sans trop souligner les propos, les péripéties de deux amis de race différente, l'un castor, l'autre grenouille, suggèrent la découverte de l'autre sans nier les difficultés que pose la différence. Des émotions, des atmosphères, du suspense même, à fleur de page, avec, pour moteur, un texte sans détours et juste.



PLUME EN BATEAU

Hans de Beer
Éditions Nord-Sud.

Il y a des modes au pays des quadrupèdes de la littérature jeunesse : les ours polaires sont en vedette ! La plupart du temps, ils dérivent sur un iceberg loin de papa et maman et la description du pôle nord traîne tous les clichés nostalgiques de pureté arctique. Mais si le scénario de cet album n'a rien de très novateur, les illustrations de Hans de Beer allient avec brio la simplicité du trait, la générosité des formes et la tendresse irrésistible des personnages.

LES JEUX DE PIC-MOTS

Philippe Béha et Marie-Antoinette Deloime,
éditions Graphico.

Probablement le meilleur livre-jeu présentement sur le marché. Il ne prétend pas être éducatif : il apprend réellement des tas de choses aux enfants. Il ne fait pas semblant d'être un livre-jeu : il invente vraiment une nouvelle relation au livre. L'auteur et l'illustrateur derrière le populaire dictionnaire Pic-Mots proposent un album tout en pièges et en clin d'œil où l'image sert de support à des explorations au pays des mots. Les réponses aux devinettes sont données dans la cassette et les nombreux jeux permettent d'intégrer joyeusement les apprentissages.



COMME NOUS !

Hiawyn Oram, illustré par Daniel Baird, Gallimard.

Un de ces livres qui dérangent... les adultes. Les images sont tout sauf gentilles. La mère fourre ses



enfants dans le panier à linge sale, la tante se gave de cœur de lapin et de foie de moineau. Ces beaux adultes interdisent aux enfants de visiter les voisins de l'autre côté de la clôture : ce sont d'affreux méchants. Tout est relatif ! Comme c'est de plus en plus souvent le cas dans les nouveaux albums, la morale vise les adultes et donne raison aux enfants.



LES MALHEURS DE SOPHIE

Comtesse de Ségur, un livre à écouter de Gallimard coll. « folio junior ».

On a dit de la comtesse de Ségur que c'était une vieille sadique qui aimait trop punir les enfants. La morale des romans de moeurs que grand-mère Ségur inventait pour ses petits-enfants est dépassée mais les fantaisies de la petite Sophie, la peinture d'une autre époque avec l'abondance de détails si chère à l'auteure expliquent pourquoi *Les malheurs de Sophie* fascine encore. Le texte original avec une page couverture de Danièle Bour et les illustrations de l'époque signées Castelli peut être lu ou écouté : l'éditeur propose le livre et la cassette.

LE PETIT NICOLAS ET LES COPAINS

Jean-Jacques Sempé et René Goscinny, éditions Gallimard, coll. « folio junior édition spéciale ».

La littérature de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

ALEXIS, EN GRANDE PREMIERE !

Yvon Brochu, éditions Pierre Tisseyre.

On dirait qu'Yvon Brochu a lu beaucoup de romans à succès pour adolescents et pris des tas de notes. Son héros tombe pile : c'est un pitre, malheureux en plus, qui livre ses états d'âme, ses échecs et ses prouesses sur un ton de confiance. Il affronte le jury d'un important concours oratoire et perd complètement la mémoire, tente désespérément de ramasser son courage pour embrasser la belle Aline et devient le meilleur ami de Capucine... un chien. Un premier roman amusant même si l'effort pour tisser un lien entre quelques courts récits est un peu trop apparent.

Y A-T-IL UN RAISIN DANS CET AVION ?

Raymond Plante, éditions Québec/Amérique coll. Jeunesse/Romans Plus.

La troisième aventure du célèbre François Gougeon, héros du *Dernier des raisins*, un best-seller de l'édition jeunesse québécoise. L'intellectuel à lunettes a grandi : en cinquième secondaire, il accompagne ses copains à Paris. C'est ça les activités parascolaires d'aujourd'hui ! Le personnage est encore drôle et attachant, mais le récit moins bien ficelé que les précédents.

HARLEM BLUES
Walter Dean Myers, éditions de l'Amitié-Hatier, coll. « Les maîtres de l'aventure senior ».

Un des rares grands romans d'amour pour adolescents. Dans la jungle des ruelles d'Harlem, Didi lutte farouchement pour ne pas s'enliser dans un quotidien jonché de culs-de-sac pendant que son frère se fraie un passage au royaume des junkies. Chacun aurait poursuivi tranquillement son bonhomme de chemin si Motown ne s'était pas imposé. Il est jeune, fauché, sans histoire, sans avenir et presque heureux. Didi succombe à l'envoûtement, le lecteur aussi.

l'Hexagone
PRIX LITTÉRAIRES 1988

Renée-Berthe Drapeau
Prix littéraire Gaston-Gouin
pour N'ENTENDRE QU'UN SON

Gérald Godin
Prix Québec-Paris
pour ILS NE DEMANDAIENT QU'À BRÛLER

Pierre Morency
Prix Alain-Grandbois de l'Académie canadienne-française
pour EFFETS PERSONNELS

Pierre Morency
Grand Prix de poésie de la Fondation Les Forges
pour QUAND NOUS SERONS

Fernand Ouellette
Prix du Gouverneur général
pour LES HEURES

Fernand Ouellette
Grand Prix francophone de la Ville de Troyes
pour OUVERTURES

Jean Royer
Prix Claude-Sernet (dédié à un poète de la francophonie)
pour DEPUIS L'AMOUR

Heinz Weinmann
Prix Victor-Barbeau de l'Académie canadienne-française
pour DU CANADA AU QUÉBEC

L'éditeur félicite et remercie ses auteurs pour leur distinction en réaffirmant l'originalité, le dynamisme et l'excellence de la littérature québécoise.

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

VIENT DE PARAÎTRE CHEZ

TRIPTYQUE

■ **VERS L'AMÉRIQUE** de Tiziana Beccarelli-Saad
Un roman de l'exil, de l'Italie à l'Amérique. Puis le retour inverse de la jeune femme, toute une vie à s'affranchir des valeurs d'emprunt. Par l'auteure de *Les Passantes*. 11,95 \$

■ **J. DESRAPES** de Daniel Guénette
Les échecs comme jeu et comme enjeu. Une scène aurait pu montrer le héros en train de lire *The Rape*, car tout tourne ici autour d'un rêve où le « désir » atteint une rare violence. Un premier roman d'un poète bien connu. 12,95 \$

■ **LE REPOS PIÉGÉ** de Michel Gosselin
La suite romanesque de *La fin des jeux* qu'on a pu voir à la télévision. Simon a maintenant 14 ans. Réfugié dans un mutisme têtue, il cherche désespérément à élucider le suicide de son père. Tout un programme! 13,95 \$

■ **LA BANLIEUE DU VIDE** de Charlotte Lemieux
Une réflexion serrée et teintée d'humour sur l'acharnement des discours à circonscrire le vide, à susciter des limites sécurisantes, une croyance. Le tout est suivi de quelques courts récits. 11,95 \$

■ **BARBE-ROUGE AU BASSIN** d'Aurélien Quintin
Le Bassin est le nom donné à une petite route rurale, chemin des va-et-vient de toute une culture vivante racontée en 7 récits exceptionnels et dans une langue délicate. Notre best-seller de l'automne. 17,95 \$

■ **LE NO 38 DE LA REVUE MOEBIUS**
Ce numéro porte sur la « folie ». Des textes de François Peraldi, Danielle Fournier, André Gervais, Nicole Houde, Carole Massé, Judith Messier, etc. Un numéro préparé par Dominique Garand. 6,00 \$

■ **COMME NOUS !** Hiawyn Oram, illustré par Daniel Baird, Gallimard. Un de ces livres qui dérangent... les adultes. Les images sont tout sauf gentilles. La mère fourre ses enfants dans le panier à linge sale, la tante se gave de cœur de lapin et de foie de moineau. Ces beaux adultes interdisent aux enfants de visiter les voisins de l'autre côté de la clôture : ce sont d'affreux méchants. Tout est relatif ! Comme c'est de plus en plus souvent le cas dans les nouveaux albums, la morale vise les adultes et donne raison aux enfants.

■ **LES MALHEURS DE SOPHIE** Comtesse de Ségur, un livre à écouter de Gallimard coll. « folio junior ».

■ **LE PETIT NICOLAS ET LES COPAINS** Jean-Jacques Sempé et René Goscinny, éditions Gallimard, coll. « folio junior édition spéciale ».

■ **LES JEUX DE PIC-MOTS** Philippe Béha et Marie-Antoinette Deloime, éditions Graphico.

■ **PLUME EN BATEAU** Hans de Beer, Éditions Nord-Sud.

■ **CARL, LE CASTOR** Marcus Pfister, Éditions Nord-Sud.

■ **L'EMPIRE À TABLE** Victor-André Massena et Anne-Marie Nisbet, Éditions Adam Biro, 224 pages, 180 illustrations.

■ **JOSÉE BLANCHETTE**

■ **NAPOLÉON N'ÉTAIT NI GOURMET, NI GASTRONOME ET PRÉFÉRAIT CASSER LA CROÛTE À DOS DE CHEVAL.** Préférant battre la campagne que perdre son temps à table, l'auguste personnage n'y consacrait que cinq minutes en présence d'un général, 15 minutes dans le cas d'un consul et une demi-heure quand son vis-à-vis était un empereur !

■ **LA QUESTION** mérite d'être posée. Pourquoi Larry Robinson, deux fois lauréat du trophée James Norris — remis annuellement au meilleur défenseur de la Ligue nationale de hockey —, et six fois membre d'une équipe gagnante de la coupe Stanley, a-t-il pu écrire un livre relatant les grands moments de sa carrière alors qu'il fait encore partie de la formation du Canadien de Montréal ?

■ **LES MÉTAMORPHOSES DU COQUELICOT** Claude Nuridsany et Marie Pérennou, Éditions Adam Biro, Paris.

■ **L'HISTOIRE DE NOTRE SIÈCLE** sous la direction d'Alain Peyrefitte de l'Académie française, Chêne et Hachette 1,184 pages.

■ **L'AVENTURE DU XXe SIÈCLE** sous la direction d'Alain Peyrefitte de l'Académie française, Chêne et Hachette 1,184 pages.

■ **GUY FERLAND**

■ **CE VOLUME** est monumental, tant par sa grosseur que par la période couverte : tout le XXe siècle. Sur la jaquette du livre, on voit Lénine, Tintin, Kennedy, Marilyn, Armstrong, de Gaulle et Bjorn Borg. Cela illustre à merveille l'étendue de la matière recensée par cet album qui réunit des articles du quotidien français *Le Figaro* parus depuis 1900.

■ **ON** regarde ces pages de nouvelles avec ébahissement, le recul ajoutant une perspective originale aux événements, comme lorsqu'on tombe sur ce titre de 1901 : « Les troubles en Nouvelle-Calédonie ». Les morts célèbres occupent une place privilégiée dans la chronique, de même que les découvertes, les premières mondiales et, bien évidemment, les guerres de toutes sortes. En 1900, par exemple, on parle de l'ouverture de l'exposition universelle, de l'ouverture de la première ligne du métropolitain, de la révolte des Boxers en

■ **CHINE**, de la guerre des Boers, du triomphe de Sarah Bernhardt dans *L'aiglon*, de la mort d'Oscar Wilde, de la mort de Ruskin (article signé par Marcel Proust), de la réforme de l'orthographe (article signé par Anatole France), de la fondation de l'Académie Goncourt, etc.

■ **CHAQUE ANNÉE** est divisée par un calendrier qui trace, au jour le jour, les événements les plus marquants. On peut, bien sûr, discuter sur les événements choisis, sur le tri en fonction du regard d'aujourd'hui sur le passé, sur la place des nouvelles presque exclusivement d'intérêt français, mais cela démontre seulement qu'on ne peut pas faire une rétrospective impartiale sur le passé, même immédiat.

■ **TOUJOURS EST-IL QU'ON S'AMUSE** souvent et on s'étonne continuellement de voir notre siècle par le biais de la chronique des événements. On peut également se procurer un livre-jeu questionnaire avec une planche de jeu pour marquer les points. Un cadeau à offrir à Noël à la personne qui veut se renseigner rapidement sur le XXe siècle, en s'amusant, sans avoir à lire de fastidieuses encyclopédies.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en plus du texte original : jeux, tests et exercices d'observation. Les enfants s'amuseront, par exemple, à remplir un questionnaire pour déterminer s'ils sont aussi, plus ou moins tannants que Nicolas.

■ **LA LITTÉRATURE** de jeunesse a longtemps vénéré l'école et tout ce qui s'y rattache. C'était un lieu de dévotion au même titre que l'église jusqu'à ce qu'un certain petit Nicolas ose faire des grimaces pendant que son maître écrivait au tableau. Des milliers de jeunes lecteurs ont applaudi en choeur ! La nouvelle collection « folio junior spéciale » propose un supplément ludique en